

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE - 77-78

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

RÉUNIONS TRIMESTRIELLES
COMMUNICATIONS ARCHÉOLOGIQUES

N°s 77-78 Octobre 1976 et mars 1977

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'EGYPTOLOGIE

16 octobre 1976

La séance est ouverte à 17 h 05 sous la présidence de M. Jean Leclant, président.

Compte rendu de la précédente assemblée générale

Mme France Le Corsu, secrétaire, donne lecture du procès-verbal de la précédente assemblée générale du 18 octobre 1975.

Membres excusés

Prof. Barguet, Mme Billot, R. P. du Bourguet, M. Carapalis, Prof. Desanges, Mme Sainte Fare Garnot, M. James, M. Maubourguet, Dr Murat, M. Ramond, Dr Ratié, M. Ritschard, Gal Toulouse, M. Varoquaux, Prof. Heerma van Voss, Prof. van de Walle.

Nouveaux membres

Mme Alexandre-Hatvany, M. Chauveau, Mlle Delettre, Mme Glaser, Mlle Gressier, Mme et Mlle Hervet, M. James, M. Mathon, M. Osmo, M. de Tillère, M. Varoquaux.

Réélection d'un tiers des membres élus du Comité

Sont réélus : M. Allier, M. Edwards, Prof. P. Grimal, Mme Le Corsu, M. L. Masson. Le vote comprenait 118 bulletins dont 6 modifiés et 2 nuls.

Rapport financier

M. Guy Beaufort, trésorier, présente son rapport financier pour l'année 1975-1976.

RAPPORT FINANCIER DU TRÉSORIER
Exercice 1975-1976

DÉPENSES		RECETTES	
Participation au 1er Congrès International d'Égyptologie	3.500,00	Cotisations	45 418,75
Règlement aux Éd. Klincksieck des **RdE** aux membres bienfaiteurs	19 706,75	Vente **Revues d'Égyptologie**	764,00
Impression publications	17 593,70	Vente **Bulletins** anciens	2 715,80
Frais de déplacement et divers	3 643,00	Exposition Ramsès le Grand	3 060,00
Secrétariat (papeterie, imprimés, Adressopresse et divers)	4 029,38		
Frais postaux	4 937,86		51 958,55
Frais Expo. Ramsès le Grand	966,76	Excédent de dépenses	2 418,90
	54 377,45		54 377,45

Actif net au 30-9-1975	7 491,66
Excédent de dépenses Exercice 1975-1976	2 418,90
	5 072,76

Nous avons pu, cette année encore, maintenir l'équilibre financier de notre société grâce aux rentrées des cotisations en nette progression par rapport à l'an passé, ce dont je remercie les membres de notre société.

Je tiens néanmoins à insister un fois encore auprès de nos adhérents pour qu'ils acquittent très régulièrement leur cotisation car, si les lettres de rappel permettent d'obtenir des résultats satisfaisants, le travail matériel et l'envol de ces lettres occasionnent des frais qu'il serait souhaitable d'éviter.

Malheureusement, les frais postaux et d'impression continuant à augmenter, nous nous sommes vus dans la pénible

obligation de relever le montant des cotisations pour l'année 1977, comme vous en serez avisés prochainement.

Nouvelles de l'égyptologie

Au cours des derniers mois, l'égyptologie a perdu deux savants de premier rang : le Prof. Abdel Moneim Abou Bakr et le Prof. John A. Wilson.

Le Prof. Abdel Moneim Abou Bakr, qui avait achevé ses études en Allemagne avec une thèse de doctorat consacrée aux couronnes, a fouillé, entre autres, à Giza et à Aniba ; pendant de longues années, il a assumé des responsabilités importantes auprès des plus hautes instances universitaires et archéologiques d'Égypte.

John A. Wilson était la figure de proue de l'égyptologie américaine ; philosophe de grande classe, c'était aussi un historien éminent, ayant le sens des grandes synthèses : **The Burden of Egypt,** 1951 ; **Signs and Wonders upon Pharaoh,** 1964 ; **Thousands of years, an Archaeologist's search for Ancient Egypt,** 1975. Dès 1936, à l'âge de 36 ans, il succédait à James H. Breasted comme directeur de l'Oriental Institute de l'Université de Chicago où il assura un enseignement remarqué. Son activité en Égypte même a été considérable ; il appartint en particulier au Comité Consultatif de l'UNESCO pour les campagnes archéologiques de Nubie.

Abdel Moneim Abou Bakr et John A. Wilson étaient membres de l'Institut d'Égypte où Labib Habachi vient de rendre hommage à leur mémoire ; nous nous associons avec tristesse aux regrets qui ont été alors exprimés.

Congrès

Deux congrès internationaux se sont tenus au cours des derniers mois. Au XXXe Congrès International des Sciences Humaines en Asie et en Afrique du Nord — tel est désormais le nom du traditionnel Congrès International des Orientalistes — qui s'est réuni à Mexico du 3 au 8 août 1976, les égyptologues étaient peu nombreux. Deux séances d'égyptologie ont cependant été tenues, sous les présidences du Dr Gamal Mokhtar et du Prof. Abraham Rosenvasser ; des documents fort intéressants y ont été présentés.

Les égyptologues se réservaient en effet pour le Premier Congrès International d'Égyptologie qui a eu lieu au Caire du 2 au 10 octobre 1976, avec un succès considérable. Le

nombre des participants était de l'ordre de 300. Cent vingt-huit communications ont été prononcées, dont trente-huit en français ; des contacts fructeux assurément ont été noués entre égyptologues de toutes nations et de générations différentes. A l'issue du Congrès a été établie — plus exactement peut-être rétablie — l'Association Internationale des Égyptologues, dont le président d'honneur est le Dr Gamal Mokhtar, le vice-président d'honneur le Prof. K. Michalowski ; dans le Comité d'honneur figure notre ancien président, le Prof. G. Posener ; le Conseil de l'Association est présidé par le Prof. T. Säve Söderbergh, le Secrétariat étant assuré par moi-même. Le prochain Congrès se tiendra dans trois ans, en 1979, en France, patrie de Champollion, à Paris ou peut-être à Grenoble.

Hommage à J.-Ph. Lauer

Comme vous l'aurez remarqué, les deux communications d'aujourd'hui sont consacrées à Saqqarah. Nous avons fait ce choix pour rendre hommage au « Saqqarote » par excellence qu'est notre vice-président, notre très cher ami Jean-Philippe Lauer, à l'occasion de ses cinquante années de travail archéologique en Égypte. C'est en effet le 2 décembre 1926 que Jean-Philippe Lauer vint, en tant qu'architecte, pour travailler avec Cecil M. Firth. Ainsi s'institua une collaboration fructueuse qui, après le décès de Firth en 1931, se poursuivit avec J. E. Quibell. Dès lors s'opéra entre Lauer et Djoser une adéquation telle que leurs noms se trouvent désormais bien souvent confondus. De nombreuses publications, qui sont pour tous des classiques, ont jalonné la carrière de P.-Ph. Lauer. Elles ont abouti à son **Histoire monumentale des pyramides d'Égypte,** à ses exposés d'ensemble de la « Propyläenkunstgeschichte », puis bientôt de « L'univers des Formes », à son **Saqqarah,** un bel ouvrage bien illustré dont l'édition anglaise sera suivie tout prochainement d'une édition en français.

Pendant tant d'années, interrompues seulement par la guerre et certaines des crises qui, depuis, se sont succédées, J.-Ph. Lauer a véritablement résidé à Saqqarah. C'est en Égypte qu'il a épousé Marguerite Jouguet, fille de l'illustre Pierre Jouguet alors directeur de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire ; c'est là que ses enfants ont grandi. La maison de Saqqarah est bien connue de tous ceux qui ont visité le site. C'est aussi le quartier général de l'expédition que nous dirigeons en commun depuis le

décès du regretté Jean Sainte Fare Garnot, dans le vaste ensemble des pyramides à textes de Saqqarah.

Après ce demi-siècle voué à l'archéologie de l'Ancien Empire pharaonique, dans un parfait esprit de coopération franco-égyptienne, nous espérons tous — et je remarque ici ce soir la présence de nombreux collègues et amis étrangers — que de longues années verront encore notre vice-président, toujours si jeune, à l'œuvre sur le plateau de Saqqarah.

Communications

1. Prof. Geoffrey T. MARTIN : La découverte du tombeau d'Horembeb à Saqqarah.
2. Prof. Jean LECLANT : Recherches à la pyramide de Pépi Ier à Saqqarah (1972-1976).

La séance est levée à 19 heures.

BIENFAITEURS, 1976 (suite)

M. ALTMAYER	M. RAGAB
Mme BERLANDINI	Mme TURUNC
Prof. CIMMINO	M. VALLOGGIA
Mme GLASER	Prof. VERCOUTTER
Mme KUENY	Prof. VERNUS
Prof. LECLANT	BROWN UNIVERSITY
Mlle LE SAOUT	UNIVERSITÉ DE BIRMINGHAM
M. MATHON	INSTITUT D'ÉGYPTOLOGIE DE LYON

ASSEMBLÉE ORDINAIRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'EGYPTOLOGIE

12 mars 1977

La séance est ouverte à 17 h 05 sous la présidence de M. Jean Leclant, président, qui adresse ses remerciements à M. l'Administrateur du Collège de France pour avoir autorisé notre Société, grâce à l'intervention de M. le Prof. Posener, à tenir ses séances dans cette belle salle rénovée.

Compte rendu de la précédente assemblée ordinaire

Mme France Le Corsu, secrétaire, donne lecture du procès-verbal de la précédente assemblée ordinaire du 16 juin 1976.

Membres excusés

Mme Billot, M. Bressand, M. Carapalis, M. Coulon, Mr. James, Dr Murat, M. Ramond, Dr Ratié, Dr Robine, Prof. Heerma van Voss.

Nouveaux membres

M. Albertus, Mme Alffholder, Mlle Bakhoum, M. Bastide, M. van Bever, M. Bonnier, Mme Caron-Cottin, C^el^ Chevereau, Mme Crépon-Thébaux, M. Dumarçat, Mlle Fahmy, Mme Gresset, M. Grimm, Mme Lustman, Mme Mommessin, Mlle Peutat, M. J. C. Schwarz.

Nouvelles de l'égyptologie

Plusieurs heureuses nouvelles concernent nos membres.

Notre président, le Prof. Jean VERCOUTTER, a été nommé Directeur de l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire. Nous lui adressons tous nos vœux dans l'accomplissement de sa tâche lourde, mais exaltante.

Notre autre vice-président, J.-Ph. LAUER, dont nous célébrions, à la fin de l'année dernière, les cinquante ans d'activités en Égypte, a été élevé au grade de Commandeur de l'Ordre national du Mérite.

Notre ami, le Dr Labib HABACHI, a également reçu la croix de Chevalier dans ce même Ordre du Mérite.

Enfin, à Mme GIORGINI vient d'être confié, il y a quelques jours, par l'Ambassade de France à Khartoum, le grade de Chevalier de la Légion d'honneur. Auparavant, le Président Nimeyri lui avait personnellement remis, au cours d'une manifestation pleine de dignité et d'amitié, une haute distinction soudanaise. Mme Michela Giorgini a également été reçue Docteur honoris causa par l'Université de Khartoum. Ainsi ont été célébrées ses vingt années de travail à Soleb et marqué son départ du Soudan que nous regrettons tous ; je poursuivrai désormais les recherches à Sedinga avec une nouvelle équipe.

Publications de la Société

Le tome 28 de la **Revue d'Egyptologie** paraitra avant la fin de l'année universitaire ; le tome 29 va être donné prochainement à l'impression.

Le **Bulletin** 76 (juin 1976) va bientôt être distribué.

Communications

1. Prof. Jean YOYOTTE : « Osorkon fils de Mehytouskhe », un pharaon oublié ?

2. Mlle Nicole GENAILLE : Le sistre Strozzi (à propos des objets cultuels isiaques en Italie)*.

* Par suite d'une erreur de transmission, la communication de Mlle Genaille avait été annonçée dans les convocations sous un titre différent.

MEMBRES BIENFAITEURS, 1977

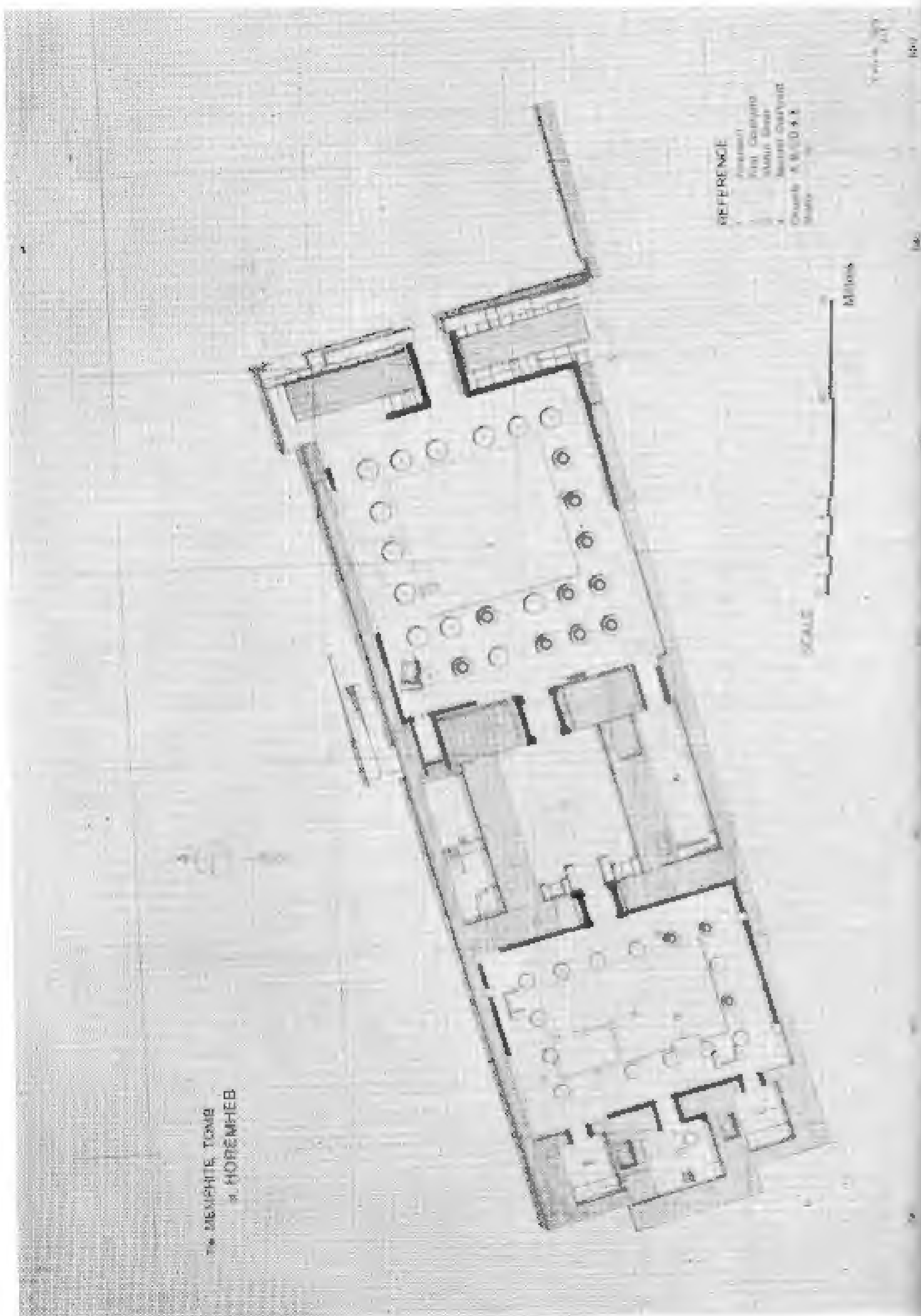
M. ANDRÉ
M. AZIM
Prof. BARGUET
M. BECKER
Mme BELLION
Mme BERTRAND
Mlle BOCHER
Mlle BRU
M. CARAPALIS
M. CAUDERLIER
Mme de CENIVAL
Dr CHARPENTIER
M. COULON
Mme CRÉPON-THÉBAUX
Mme CURTIL
M. DESPATIN
M. DONATI
Mme DURIOT
Duchesse d'ESTE
M. FAVRE
Mme de FLERS
Mlle FORGEAU
Mlle GENAILLE
M. GOBY
Mme IMBERT
M. JACO
M. LASSUDRIE
M. LAVALADE
M. LOFFET
Mme LONGUEVILLE
Mme LUSTMAN
Mme MARGAINE
Mlle MAROT
Dr MATRAY
M. et Mme MENJAUD
S. Exc. Polys MODINOS
Mme MOMMESSIN
Prof. W. MULLER
Mme PALA
M. PARCERISA
Mme PARENT
Prof. POSENER
Mme RASSART
M. le Préfet ROCHE
Mme RUTSCHOWSCAYA
M. de SAVIGNAC
M. SCHENKEL
M. SÉCHERAIT
Gal TOULOUSE
Mme TROMPETTE
Mme TURUNC
M. VALLOGGIA
Mme VAUTRIN
M. VIAUD
CENTRE DE RECHERCHES ÉGYPTOLOGIQUES DE LA SORBONNE
INSTITUT D'ÉGYPTOLOGIE D'HEIDELBERG

LE TOMBEAU D'HOREMHEB A SAQQARAH

GEOFFREY T. MARTIN

Dans un rapport préliminaire qui est publié dans le dernier numéro du *Journal of Egyptian Archaeology*[1], j'ai dit comment je me suis intéressé au secteur de la nécropole de Saqqarah qui se trouve immédiatement au sud de la Chaussée d'Ounas, un secteur virtuellement intact, du moins du point de vue scientifique. De grandes dépressions rectangulaires dans le sable m'amenèrent à penser qu'elles trahissaient la présence de cours de tombes datant du Nouvel Empire se trouvant juste sous la surface[2]. Et ceci s'est avéré vrai avec la découverte, en 1975, du tombeau d'Horemheb[3], Général et Régent de Toutankhamon, par l'Expédition de l'Egypt Exploration Society (Londres) et le Musée National des Antiquités (Leyde)[4].

Le plan (voir p. 12) montre la partie de la grande tombe fouillée durant les deux saisons 1975-76. Elle comprend une avant-cour, un pylône d'entrée et son portail, et une grande



Plan de la tombe d'Horemheb (cl. Egypt Exploration Society).

cour à portique décorée, à l'origine, de scènes illustrant des épisodes de la carrière d'Horemheb, alors qu'il était Général en Chef et Régent. Quelques blocs de l'enceinte de la Pyramide de Djoser furent incorporés dans le pavement et les murs de la partie est de la tombe. Nombre de reliefs d'un grand intérêt furent trouvés *in situ* et dans les décombres de la cour, y compris un bloc (voir p. 14) montrant Horemheb dans son rôle de Régent, recevant un collègue anonyme qu'il vient juste de décorer de colliers d'honneur, rôle qui était jusque-là réservé au roi lui-même.

Sur le côté ouest de la grande cour se trouve la salle aux statues où nous découvrîmes, entre autres, une statue du propriétaire de la tombe et un papyrus contenant une partie d'une sagesse bien connue, *Les Maximes d'Ani*. Les chapelles latérales, qui entourent cette chambre, furent réutilisées comme habitation par les anachorètes durant la période copte, mais l'une d'elles contenait une petite stèle d'un grand intérêt, montrant Horemheb et une dame qui doit vraisemblablement être sa femme plutôt que sa mère. Cette stèle est une preuve, parmi d'autres découvertes de cette année, indiquant qu'Horemheb était déjà marié avant son accession au trône. Cette année (1976), notre tâche était de poursuivre les fouilles vers l'ouest. Ce faisant, les contours d'une seconde cour, également à portique, furent mis à jour.

Cette seconde cour est plus petite que la première, mais ses murs ont conservé un bien plus grand nombre de reliefs. Sur le côté nord s'ouvre une niche ou un emplacement pour une statue d'Horemheb et vraisemblablement de sa femme. Au sud de la cour, une colonne entièrement préservée, est inscrite au nom d'une femme. A l'ouest on trouve l'entrée d'une chapelle, avec inscriptions, et un autre emplacement de statue. De nombreux textes comme ceux-ci donnent des listes des titres officiels d'Horemheb, qui seront d'une grande utilité pour l'étude de sa carrière dans le gouvernement de l'Egypte sous Toutankhamon et Aï. La cha-



Horemheb et son collègue anonyme (cl. Egypt Exploration Society).

pelle principale du culte du propriétaire de la tombe est attenante à la précédente. Au nord, on rencontre encore une autre chapelle. Une stèle[5], qui est à Léningrad depuis le siècle dernier, semble provenir d'ici.

Les reliefs de la chapelle principale ont pour la plupart disparu. Il est probable qu'ils étaient de nature religieuse. On a trouvé, à proximité, un bloc magnifique qui devait faire partie de la décoration. Il montre Horemheb dans les Champs d'Ialou, les Champs-Elysées de l'autre monde, et il se raccorde très exactement à un autre relief qui est à Bologne[6] depuis le début du XIXe s.

Dans la chapelle centrale, il y avait un groupe d'Horemheb et de sa femme. Le travail est très fin, bien que la statue soit inachevée et anépigraphe. Nous avons trouvé encore d'autres statues durant les fouilles de 1976.

Maintenant portons notre attention sur les reliefs de la seconde cour. On peut y distinguer trois groupes de scènes : sur le mur nord une série de blocs illustre des épisodes du rituel funéraire memphite ; le mur est est presque entièrement consacré à la réception de prisonniers de guerre par Horemheb et, sur le mur sud, il y avait, à l'origine, une scène magnifique montrant Horemheb en présence du roi et de la reine, là encore accompagné de prisonniers étrangers.

Nous savons relativement peu de choses du rituel tel qu'il se déroulait aux funérailles d'un noble ou d'un haut fonctionnaire du Nouvel Empire, dans la région de Memphis. Sur le mur nord, on voit une partie de ce rituel : des huttes ou des chapelles sont bourrées de produits, de branches de palmier, de lampes. Nous assistons à l'abattage du boeuf. Une cérémonie évoque le bris de vases de terre cuite[7]. Des pleureurs ont, dans le chagrin, d'extravagantes attitudes.

Dans le même groupe de scènes, sur le mur nord, un panneau rectangulaire montre Horemheb adorant Osiris (voir p. 16). Ce tableau fait partie d'une série de quatre,



Horemheb adorant Osiris (cl. Egypt Exploration Society).

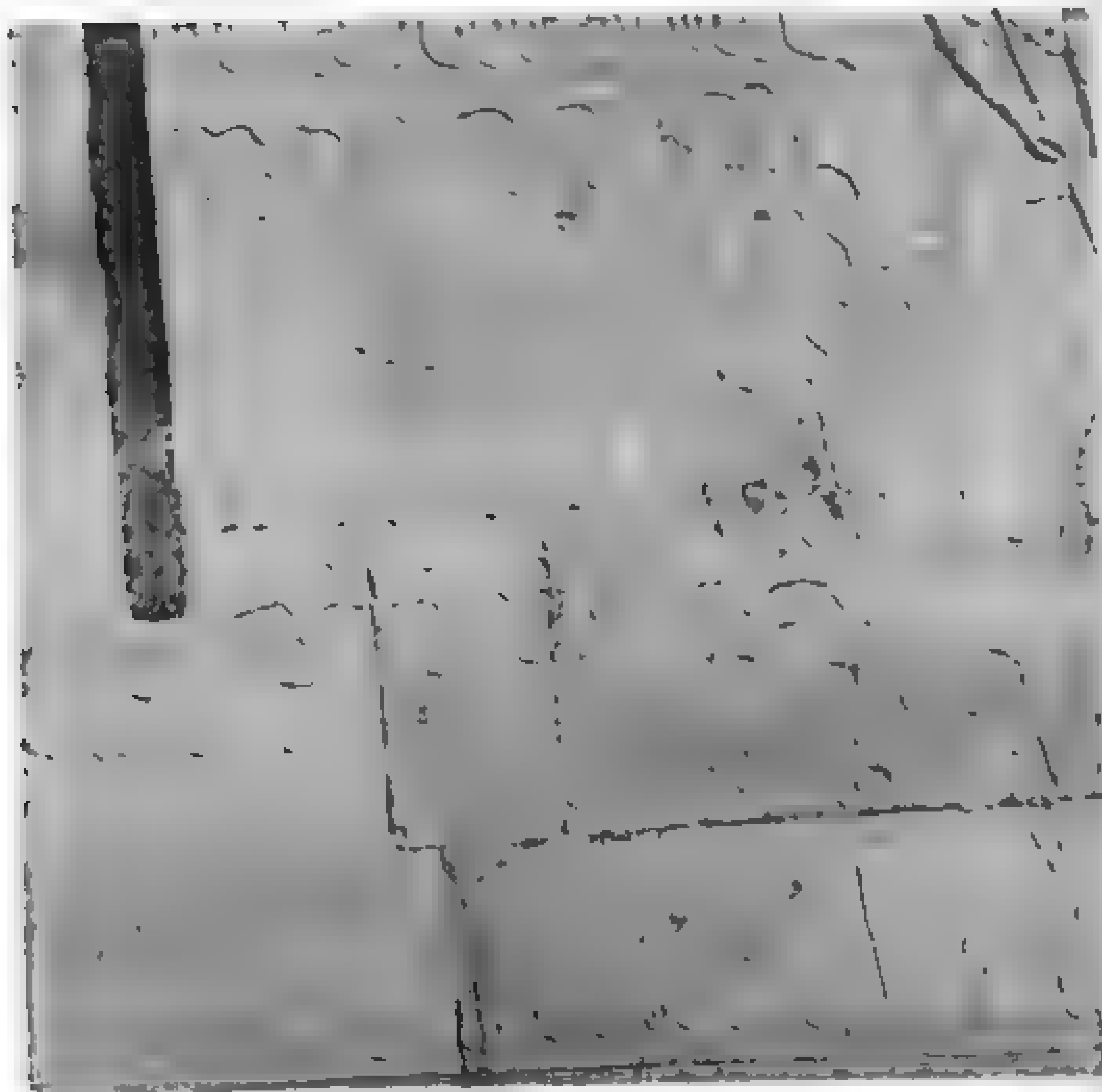
dont deux sont au British Museum depuis le siècle dernier[8]. L'uraeus a été ajouté au front du grand personnage.

Au nord du mur est, un des reliefs représente l'intérieur d'un bâtiment. Il rappelle certaines scènes de genre des tombes privées et des temples amarniens. La décoration de la tombe d'Horemheb a été très probablement commencée immédiatement ou peu de temps après la période amarnienne, alors que de nombreux artistes ou artisans, se retrouvant sans travail dans l'ancienne capitale, allèrent soit au sud vers Thèbes, soit au nord vers Memphis. Il y a plus d'une réminiscence amarnienne dans la tombe memphite d'Horemheb.

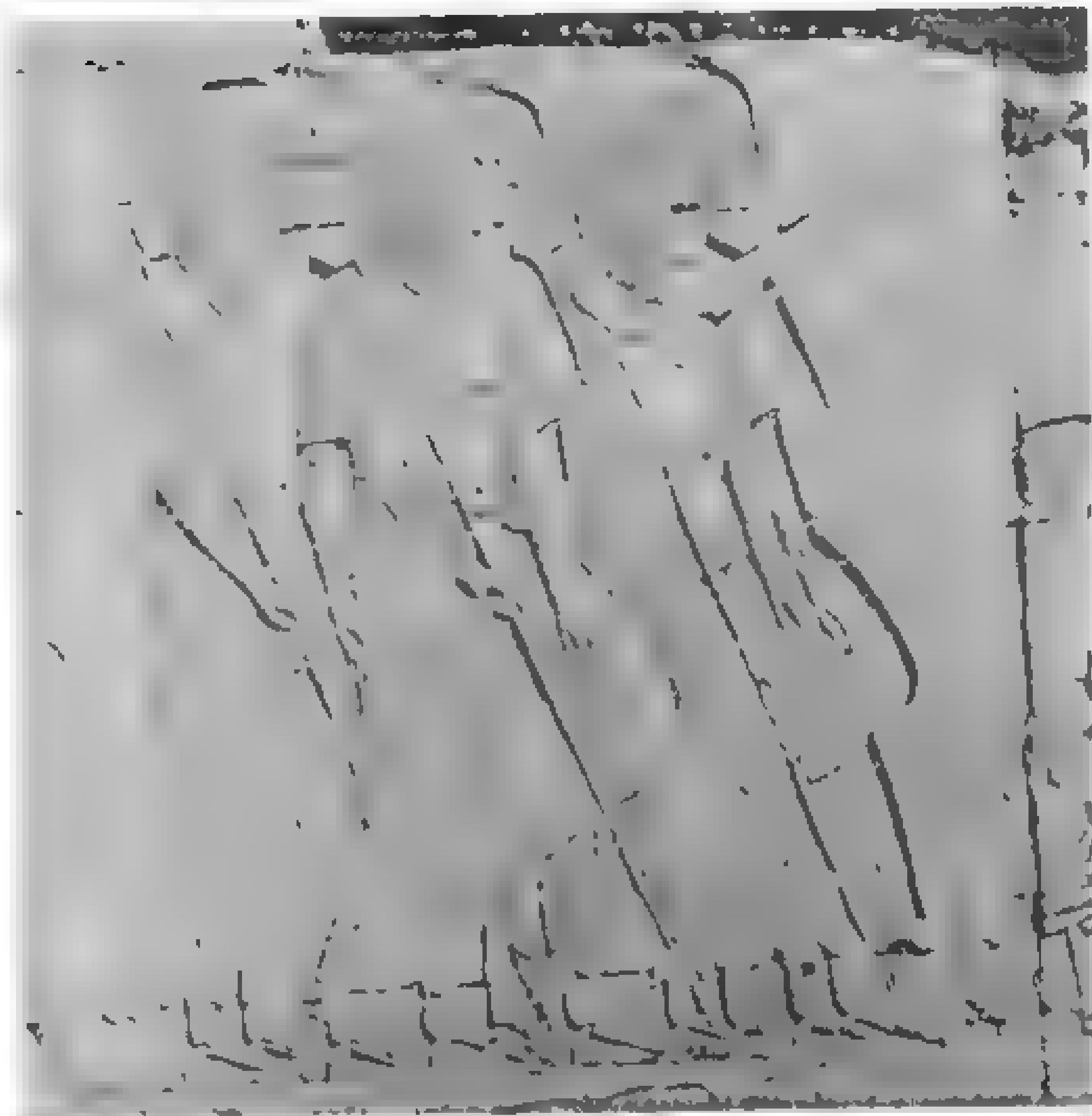
On passe ensuite devant l'entrée de la chambre aux statues, et on parvient alors au côté sud du mur est, paroi offrant quelques-unes des scènes les plus extraordinaires qui aient survécu d'une tombe privée de la XVIII[e] dynastie.

La carrière d'Horemheb était essentiellement celle d'un militaire, il a mis, dans sa tombe, l'accent sur ce rôle. Dans la première cour, on voit des scènes militaires inachevées ; un bloc isolé, à cet endroit, représente un camp militaire. Des murs entiers de la seconde cour sont couverts de scènes montrant Horemheb recevant les chefs et les représentants des nations étrangères ainsi que des captifs. Sur le côté sud du mur est, Horemheb se tient à droite. Au-dessus, se raccorde un bloc, à l'origine dans une collection privée à Alexandrie, connu des égyptologues sous le nom de « fragment Zizinia »[9], et qui comporte un important texte historique. Des rangées de prisonniers africains et asiatiques sont conduits ou même, dans certains cas, traînés de force, devant Horemheb. La gravure de ces scènes est de la plus haute qualité (voir p. 18).

La réception des prisonniers étrangers se déroule en présence de courtisans, dont six sont représentés, mais dont aucun n'est nommé (voir p. 19). Un peu plus loin, un chef africain, contraint de se prosterner devant Horemheb,

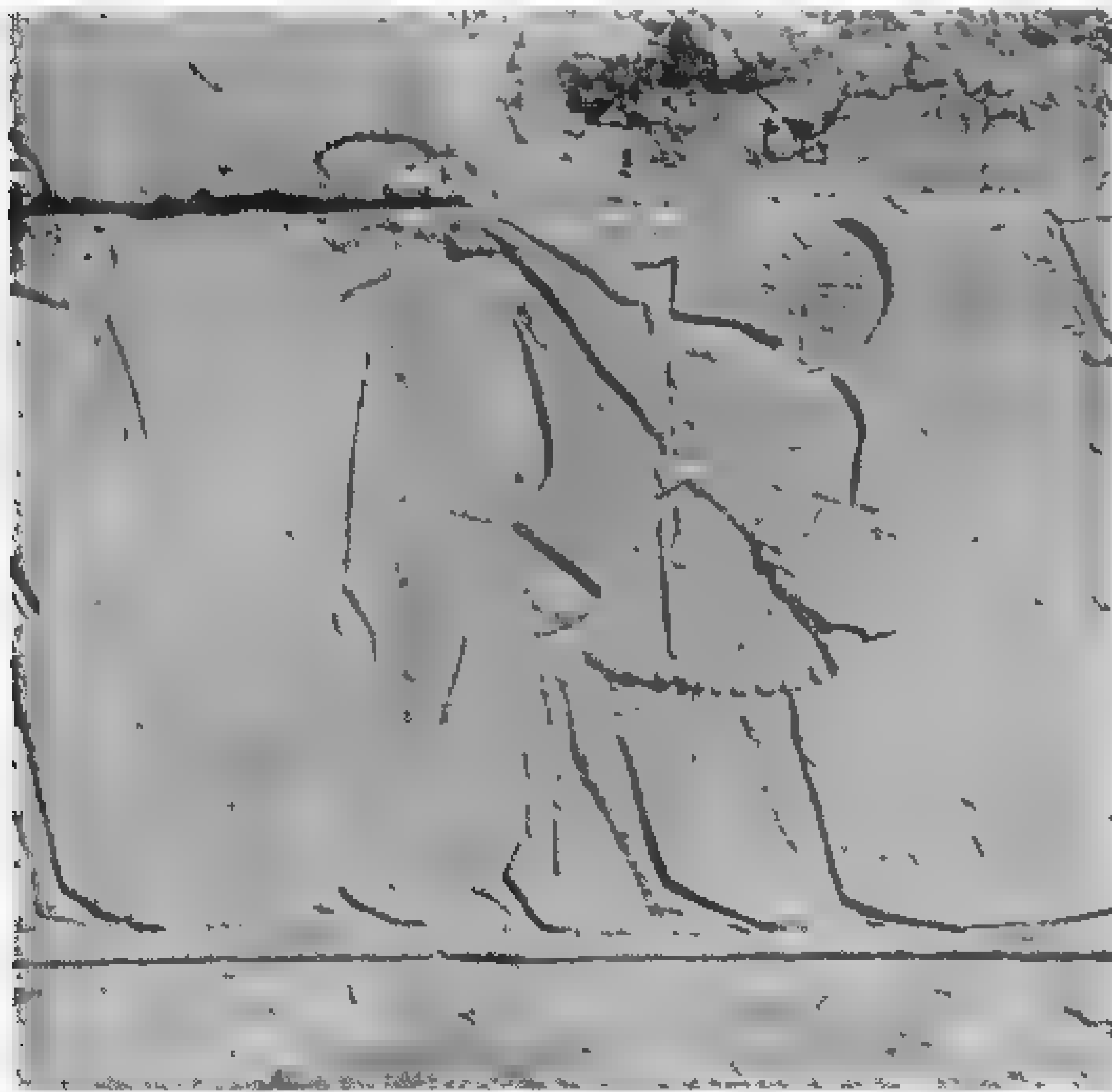


Africans (cl Egypt Exploration Society).



Courtisans (cl. Egypt Exploration Society)

conserve une attitude digne malgré les circonstances. Une autre scène extraordinaire montre un Africain frappé à la mâchoire par un soldat (voir ci-dessous). Toutes ces scenes jettent une lumiere nouvelle sur l'attitude des Egyptiens de cette époque à l'égard des prisonniers et des étrangers, et donnent tout son sens à l'expression fréquemment ren-



Un Africain frappé à la mâchoire (cl. Egypt Exploration Society).



Les scribes (cl. Egypt Exploration Society)

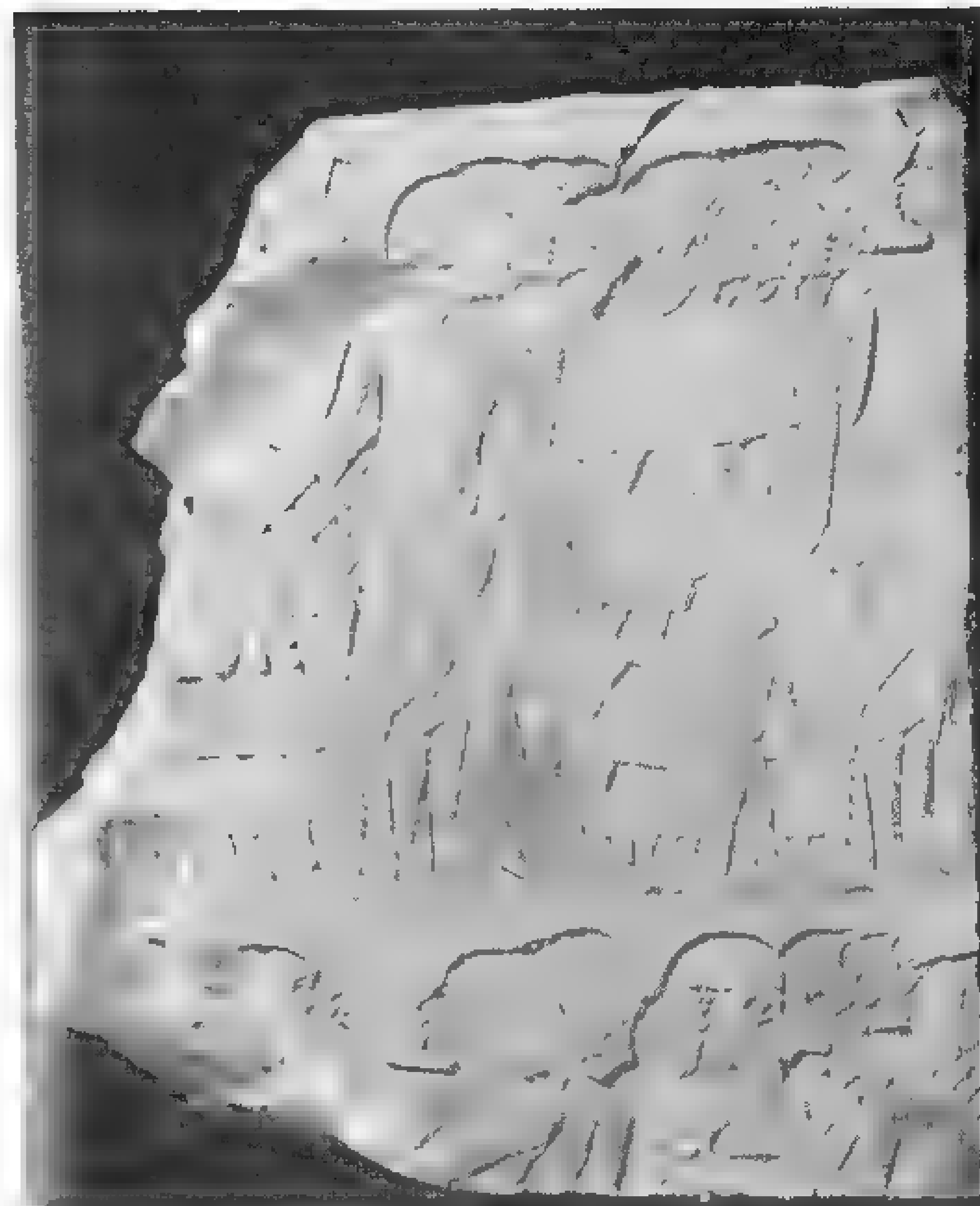
contrée dans les textes historiques : « le vil pays de Koush ». Des scribes, d'un tres beau style, notent les détails (voir ci-dessus).

A droite, derriere Horemheb, un groupe d'Africains est assis (voir p. 22). Cette scène d'un travail exceptionnel est complétée par un bloc qui se trouve à Bologne depuis le debut du XIXe s [18]



Un groupe d'Africains (cl. Egypt Exploration Society)

La dernière scene du mur montre des conducteurs de chars. Le style diffère de celui des autres reliefs de la tombe. Sur le mur sud, Horemheb est représenté [illegible] devant son pretre funeraire qui offre de l'encens. Dessous des bouchers decoupent un boeuf de sacrifice. Le [illegible] plus soigné se trouve dissimulé par l'emploi de la peinture



Prisonniers et leurs femmes (cl. Egypt Exploration Society)

La partie principale du mur sud de la cour illustre un événement qui se déroule au palais royal. Le roi et la reine, sans doute Toutankhamon et Ankhesenamon, sont assis à l'extrême droite. Un officiel se précipite pour accueillir Horemheb qui attend, avec un groupe de courtisans, dans la cour en contrebas. A l'arrière, on voit de longues rangées de prisonniers asiatiques et africains, les mains entravées, une corde autour du cou. Cette scène extraordinaire est complétée par une série de blocs du Musée de Leyde[11], de sorte qu'une partie importante de ce grand mur est, désormais, accessible à l'étude. Un bloc isolé, d'un style incomparable, presque médieval dans sa conception et son pathétique, appartient aux scènes de Leyde. Ce fragment montre des prisonniers asiatiques accompagnés de leurs femmes et d'un enfant (voir p. 23). Horemheb, en tant que personnage principal du royaume et chef de tous les travaux du roi, pouvait disposer des meilleurs artistes de l'époque. La peinture est merveilleusement conservée.

Voici donc les résultats de nos deux saisons de travail. L'année prochaine, nous fouillerons les puits de la tombe où nous espérons trouver des témoignages se rapportant à la famille d'Horemheb ou à son entourage. Nous avons maintenant, pour la première fois, le plan complet d'une grande tombe memphite du Nouvel Empire. Du point de vue de la religion, de l'art et de l'histoire, nous avons abondance de nouveaux matériaux. Ainsi, nous pouvons commencer à nous faire une idée de la décoration, telle qu'elle était à l'origine, de la tombe de Saqqarah d'Horemheb, Régent de Toutankhamon et, par la suite, dernier roi de la XVIII[e] dynastie.

NOTES

Je remercie cordialement Christine P liot Favard pour sa traduction de mon texte. Photographies de Christopher I ve

1. *JEA* 62 (1976), p. 5-13

2. Cf. la cour du tombeau de Maya, trésorier de Toutankhamon, voir Schneider, *BSFE* 69 (mars 1974), p. 20-48, avec plan, p. 34.

3. Voir Hari, *Horemheb et la reine Moutnedjemet* (Genève, 1965), p. 69-128.

4. Voir Martin, *Illustrated London News* 6925 (août 1975), p. 73, 75 6936 (juillet 1976), p. 61-2.

5. Leningrad 1061 ; voir Hari, *o. c.*, p. 70, 96 ff avec p 15 et fig. 29, Landa et Lapis, *Egyptian antiquities in the Hermitage*, éd B. Piotrovsky (Leningrad, 1974), n° 44

6. Bologne 1885 : voir Hari, *o. c.*, p. 70. 76 ff avec fig. 20 Bologna, Museo Civico. *L'Egitto antico*, Catalogo a cura di Silvio Curto Bologne 1961), p. 81 ff, avec pl. 27

7. Cf Borchardt, *ZÄS* 64 (1929), p. 12-6.

8. BM 550, 552, voir Hari, *o. c.*, p. 70. 89 ff, avec fig 27

9. Hari. o. p., p. 64-8, avec pl. 11 et fig 13

10. Bologne 1887, voir Hari, *o. c.*, p. 70 ff avec fig 14 et p. 10, Bologna, Museo Civico, *o. c.*, p. 81 ff, avec pl. 32

11 Paroi A de Hari, voir Hari, o. c., p. 70, 100 ff, avec pl 16 et fig. 30 et 31

RECHERCHES A LA PYRAMIDE DE PÉPI Ier A SAQQARAH (1972-1976)

JEAN LECLANT

Dans le cadre des recherches de la Mission Archéologique Française de Saqqarah, nos travaux se poursuivent depuis 1966 au complexe funéraire de Pépi Ier. En 1971, les résultats obtenus ont été présentés ici même[1]. Tandis que la campagne du début 1972 était surtout consacrée à l'étude de la pyramide et du temple haut de Merenrê, nous sommes revenus chez Pépi Ier en décembre 1972 ; nous y sommes depuis lors retournés chaque hiver. Nous voudrions faire ici le point sur les principaux travaux effectués et montrer quelques-unes des données les plus récemment acquises.

La tâche a été menée en équipe par J.-Ph. Lauer et moi-même avec l'aide constante de Mlle Catherine Berger, assistante de recherches sp. au C.N.R.S. et de Mlle Isabelle Pierre, dessinatrice. Sur le terrain, durant l'hiver 1972-1973, nous avons eu le concours de M. Luc Pfirsch. Depuis la campagne 1974, le dégagement du temple haut, les relevés, l'anastylose des éléments retrouvés sont exécutés par M. Audran Labrousse, architecte de fouilles, dépendant désormais du Centre de Recherches Archéologiques (C.R.A.) du C.N.R.S.

Comme on se le rappelle, l'objectif de la mission était double. Il s'agissait d'une part de déblayer et de mettre en ordre l'appartement funéraire de Pépi Ier, d'y recueillir les fragments gravés de Textes des Pyramides, d'en faire l'étude et d'en tenter le puzzle. Parallèlement se poursuit d'autre part la fouille de l'ensemble du temple haut.

Au long de trois campagnes, de la fin 1968 à 1971, tandis que s'était poursuivi à l'intérieur de la pyramide le dégagement de l'antichambre et de la chambre obstruée d'énormes décombres, des éléments de parois demeurés inconnus de Maspero, donc de Sethe, s'étaient offerts à nous ; nos ouvriers avaient évacué des milliers de blocs, dont plus de deux mille inscrits ; au fur et à mesure, ceux-ci avaient été inventoriés, classés, copiés, photographiés. Nous reviendrons sur cet incomparable apport épigraphique. D'autre part, l'étude attentive de ces fragments, de leurs particularités, de leurs textes, devait permettre de procéder plus ou moins rapidement à des regroupements et à des hypothèses sur leur situation respective. Peu à peu se sont montés des éléments de puzzles gigantesques.

Si la reconstitution sur le papier constitue déjà un gain primordial pour la connaissance des Textes des Pyramides, l'entreprise se double ici d'un attrait fascinant : celui de pouvoir procéder dans le monument même à la remise en place des inscriptions. En effet, à partir de 1972, il a été possible de mener des travaux de consolidation et de restauration dans l'ensemble du dispositif souterrain, sous la direction de J.-Ph. Lauer et les soins très diligents du reïs Abdou abdel Kriti. Des murs ont été construits pour contre-carrer les risques d'éboulements ; tandis que les énormes dalles du plafond étaient restaurées dans les parties détruites, des éléments de parois étaient redressés à leur place d'origine : ainsi l'élément inscrit de la partie méridionale de l'énorme bloc médian, épais de 1,50 m, qui constituait la séparation entre la chambre et l'antichambre, a pu être remonté à sa place primitive (*fig.* 1) ; on a remis aussi en position le très gros bloc effondré dans la partie



FIG. 1 *P/F E Paroi Est de la chambre funéraire de Pepi Ier ; février 1976 La progression des travaux apparaît en comparant ce cliché à ceux du* BSFE *62, 1971, p. 42-3*

centrale de la paroi Est de l'antichambre. Tout autour des blocs les plus importants, dans les intervalles les séparant, prenaient place peu à peu de très grandes esquilles tombées des parois et se poursuivait l'assemblage patient de centaines de tout petits fragments.

Si l'on procède de l'entrée vers le fond de la tombe, les gains les plus appréciables sont les suivants. Une grande partie de la paroi Est du vestibule (P/V/E) peut être reconstituée à partir des fragments de dimensions très diverses. On connaît aussi désormais la paroi Ouest de l'extrémité Sud du couloir à son débouché sur l'antichambre (P/C/W post.). L'ensemble de la paroi Est de l'antichambre (P/A/E) peut être reconstitué : le montant méridional est en place, bien que partiellement mutilé ; les dimensions du passage vers le serdab et le nombre des colonnes de la paroi sont différents de ce que l'on avait pu inférer jusqu'alors ; sur cette paroi sont remarquables les textes de conjuration contre les forces mauvaises, indifféremment serpents et taureaux ; la découverte, dans la pyramide de Merenrê d'un énorme bloc provenant de la paroi correspondante ajoute l'attrait de parallèles décisifs ; l'ensemble des textes de cette paroi étant désormais connu, à part quelques faibles lacunes, plusieurs hypothèses formulées sur les textes de cet endroit se trouvent désormais exclues. Des éléments notables des parois Nord et Sud de l'antichambre ont été retrouvés, ainsi que la partie méridionale de la paroi Ouest (P/A/W). Si on a pu, à partir de divers fragments, reconstituer une grande partie des textes du passage menant au serdab (P/A-S/S en particulier), en revanche la paroi Nord du passage ouvrant sur la chambre funéraire (P/A-F/N) est apparue totalement intacte avec vingt colonnes de texte[3] ; Maspero n'en avait jadis connu que huit colonnes décrites par lui selon une disposition aberrante, en fait inverse de la réalité. Dans la chambre funéraire enfin, la paroi Est (P/F/E) a pu être remontée presque intégralement, soit que de grands éléments de parois aient été dégagés *in situ*, soit que nous ayons réussi à regrouper

des éléments épars ; seuls étaient connus de Maspero[1], donc de Sethe[4], le haut des 23 premières colonnes (12 % environ de la paroi) ; ce sont des textes relatifs au triomphe du roi défunt, qualifié systématiquement d'Orisis. Si nous rencontrons encore beaucoup de difficultés pour la reconstitution des textes de la paroi Nord (P/F/N), où figure en particulier la liste des offrandes, nous avons réussi à remettre en place une grande partie des nombreux éléments du mur Sud (P/F/S) : comme dans toutes les autres pyramides, les inscriptions débutent au droit du sarcophage par le chapitre 213

La connaissance nouvelle de parois jusqu'ici entièrement manquantes éclaire d'un jour neuf la disposition réelle des textes. Ceux-ci forment des ensembles cohérents ; certains occupent des places en quelque sorte canoniques ; des correspondances se dessinent d'une paroi à l'autre. La traduction des textes ne saurait désormais être une suite décousue de chapitres qui, en fait, étaient destinés à former des groupes constitués. Rien ne donne une idée plus fausse des Textes des Pyramides que la mise bout à bout des « chapitres » tels qu'ils se sont trouvés « classés » dans la mise en synopse par K. Sethe. Comme on le sait, le savant berlinois a donné, avec leurs parallèles rencontrés dans les autres pyramides, d'abord les textes attestés par Ounas, puis les textes de Téti nouveaux par rapport à Ounas, et de même à la suite ceux de Pépi I[er], Merenrê et Pepi II que n'avaient pas fait connaître les monuments de leurs prédécesseurs. Si une telle édition constitue un parfait instrument de travail, une présentation de textes traduits se doit, en revanche, de suivre la distribution réelle des textes selon chacune des pyramides.

Pour les textes eux-mêmes, il suffira de dire ici qu'un certain nombre de chapitres nouveaux ont été mis en évidence. D'autres, demeurés fragmentaires, ont reçu le complément de passages nouveaux. Certaines séquences, jusqu'ici réparties suivant des chapitres différents, ont retrouvé leur unité. La tradition textuelle s'est évidemment enrichie de nombreux apports et d'éléments neufs d'appréciation. Le bilan des particularités graphiques ou grammaticales repérées sera peu à peu présenté. Indiquons seulement que les signes figurant l'homme ou des parties du corps humain sont évités. L'interdit s'étend à certains signes animaux, mais non à tous. Une étude méthodique du système graphique de Pépi I[er] ne pourra être présentée que lorsqu'aura été établie une paléographie en voie de réalisation par M[lle] Isabelle Pierre

Parallèlement s'est poursuivi le dégagement de l'immense ensemble de décombres qui, à l'Est des vestiges de la pyramide de Pépi I[er], formait les restes de son temple haut : masses épaisses et indécises de sable et de pierrailles d'où émergeaient d'endroit en endroit d'énormes blocs érodés ; en surface ne se dessinait aucune ligne maîtresse

Les premières recherches que nous avions menées étaient demeurées modestes. En 1971, nous n'avions encore dégagé que le fond du sanctuaire aux offrandes, les magasins à étage au Sud du sanctuaire, les vestiges de l'antichambre à pilier central, et atteint les ruines de la salle aux cinq niches à statue La campagne de 1972-1973 a porté sur le sanctuaire aux offrandes et la frange du secteur des magasins qui s'étend immédiatement au Nord de celle-ci. En 1974 a été parachevé le dégagement de la partie centrale du temple intime et amorcée l'étude de l'avant-temple, en particulier l'axe de la cour péristyle. Le déblaiement de la partie Nord de celle-ci a été mené durant la campagne 1975, avec la mise en évidence de deux magasins dont l'un contenait une accumulation remarquable de strates successives de débris. En 1976, on a filé, selon l'axe, en direction de l'Est ; après le dégagement du hall, on a atteint la zone très perturbée de la double porte d'entrée et l'arrivée de la chaussée montante

Le dispositif général du temple haut de Pépi I[er] est celui, bien connu, des complexes pyramidaux de la fin de la V[e] et de la VI[e] dynasties (voir plan p 33). Il faudra certes

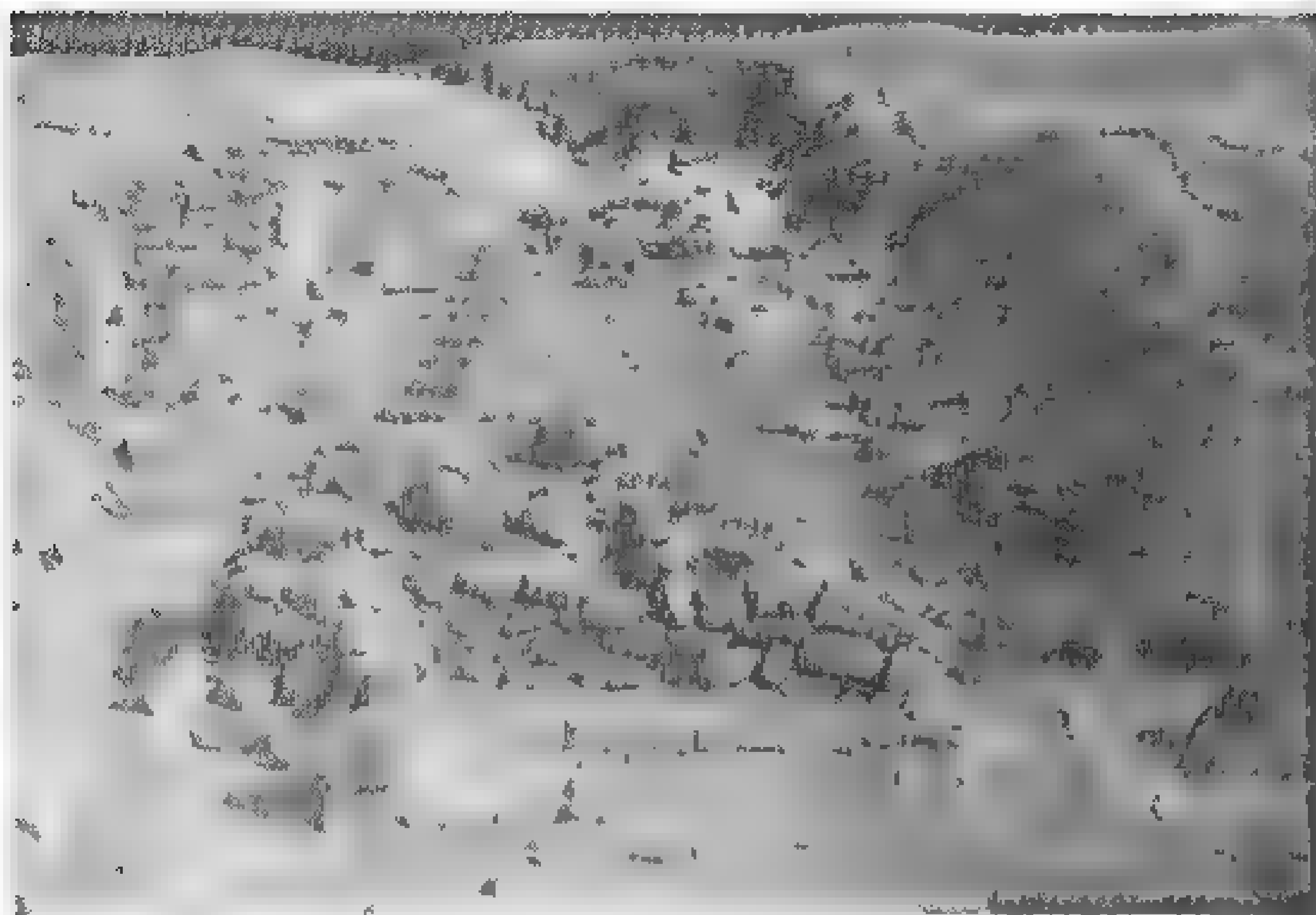


Fig. 2. Pépi Ier. État des fouilles en février 1976. Vue prise d'Ouest en Est

encore des dégagements complémentaires et un relevé patient pour connaître le détail de celui de Djedkarê-Isesi, naguère déblayé par Abdessalam M. Hussein puis Ahmed Fakhry, qui nous avait demandé à J.-Ph. Lauer et à moi-même d'en poursuivre l'étude. Le temple haut d'Ounas[6] sera tout prochainement publié comme l'a été récemment celui de Téti[7]. Une enquête préliminaire en 1972 a permis à la Mission Archéologique Française de mesurer l'état lacunaire du temple haut de Mérenrê, demeuré inachevé ; bien entendu, pendant longtemps, le temple le mieux connu a été celui de Pepi II.

Dès à présent, les dégagements de Pepi Ier nous apportent des éléments nouveaux. Ils confirment que nombre de dimensions correspondent à des cotes rondes de cou-

Pépi Ier. Etat des fouilles en février 1976

dées · la salle des offrandes a 30 coudées de long sur 10 de large ; la même largeur est celle du hall d'entrée ; le couloir transversal, séparant l'avant-temple du temple intime, a 5 coudées de large ; l'épaisseur des murs peut être de 2, 3 ou 4 coudées. Il est hors de propos de décrire ici tous les éléments désormais dégagés du temple ; indiquons seulement qu'au fur et à mesure de la fouille, seuils et montants de porte en granit, fragments de parois, dallages ont été remis en place (*fig.* 2) ; une restauration, même sommaire, est la condition première de la conservation ; elle constitue aussi la meilleure vérification pour la compréhension du monument.

Tout au long de l'axe du temple ont été mis en évidence les vestiges d'une rigole d'écoulement ; elle est creusée dans une suite de blocs oblongs en calcaire gris, tres dur ; fondés sur une semelle filante de sable et de cailloux, ces blocs

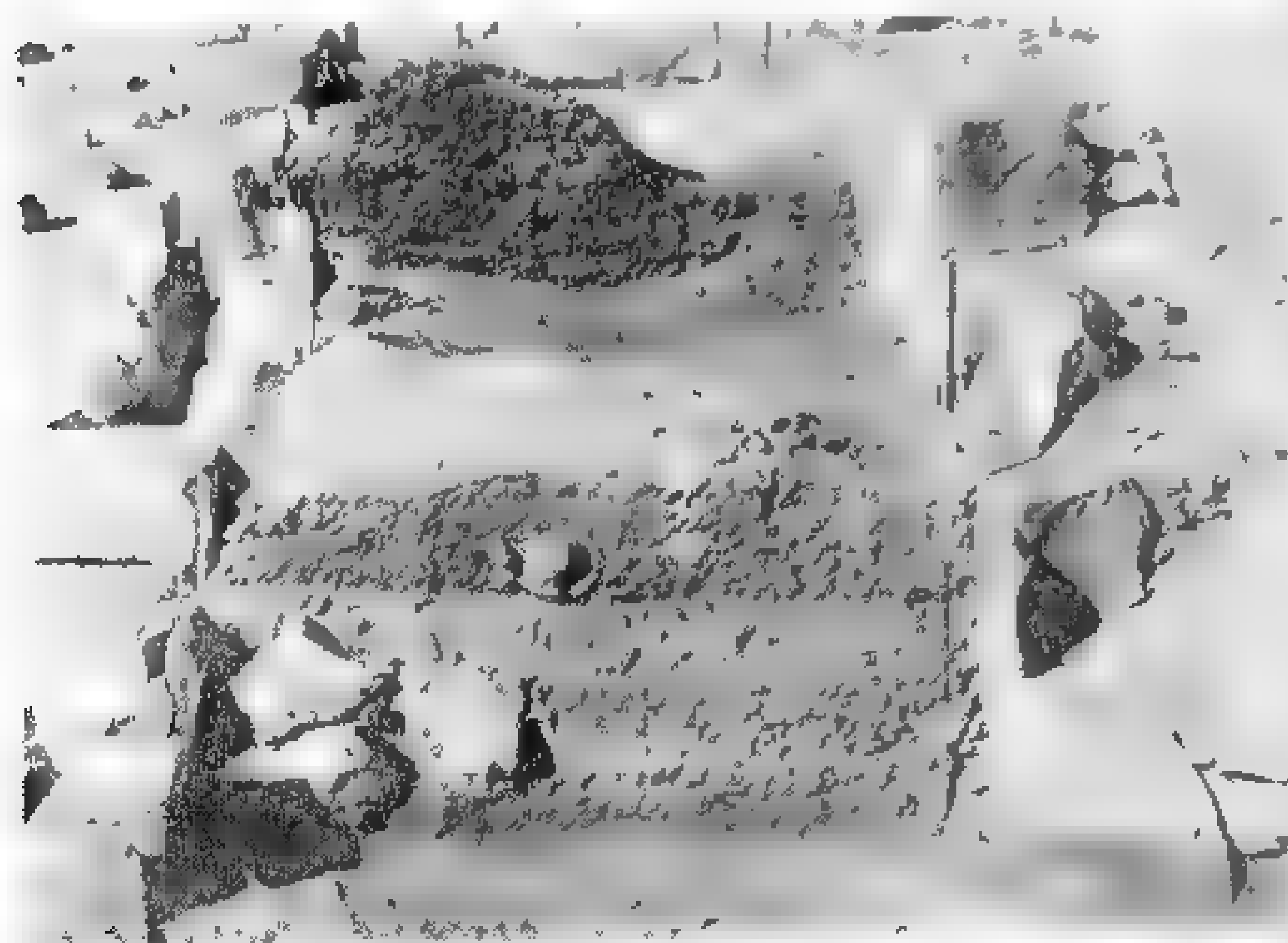


FIG. 3 *Pépi Ier. Magasin XIII. Février 1976. Vue prise de l'Est vers l'Ouest*

sont protégés par une double épaisseur de dalles du sous-dallage. La rigole prend son depart à 2,35 m du mur Est du sanctuaire ; on remarque en ce point, sur le dallage, les traces de ce qui pourrait être l'application d'un autel ; celui-ci, disposé en pleine zone axiale, aurait pu être percé d'un siphon central debouchant dans la rigole. Sur celle-ci donne un autre siphon parfaitement circulaire, creusé dans le bloc de parement du mur Est du sanctuaire · on doit y supposer l'encastrement d'une sorte de lavabo. La rigole se retrouve au-delà de l'épais massif qui sépare le sanctuaire aux offrandes de la salle aux cinq niches à statue, puis à travers la niche et le couloir transversal, tout au long de la cour péristyle et jusqu'au-delà du hall, sous la porte d'entrée du temple

La fouille méthodique du temple de Pépi Ier a permis de mettre en évidence le très épais massif qui formait une séparation totale entre le sanctuaire aux offrandes et la salle aux cinq niches ; son noyau est constitué de gros éléments de blocage, parmi lesquels un bloc de remploi provient d'un mastaba. Ainsi est exclue l'existence d'un serdab, tout comme dans les dispositifs analogues qu'on peut suivre de Sahouré jusqu'à Pépi II inclus. Un tel dispositif semble accentuer la distinction entre culte royal d'une part et culte funéraire de l'autre, réservé à la partie la plus occidentale de l'ensemble.

Le passage entre la salle aux cinq niches et le sanctuaire aux offrandes se faisait en contournant le massif par le Sud : il ne subsiste que très peu du vestibule qui donnait également accès aux magasins du Sud ; au centre de l'antichambre carrée se dresse encore un magnifique monolithe de granit *in situ* ; il conjugue un élément du dallage, une base circulaire et un tronçon du fut octogonal du pilier central

Dans la salle aux cinq niches à statue, celles-ci semblent avoir été d'egale largeur ; chaque chapelle-niche était munie d'une porte, à deux vantaux, ouvrant vers l'exterieur A l'avant de la salle, le mur de façade du temple intime

connait un épaississement considerable (largeur : 4,35 m), delimitant deux épais massifs qui rappellent les « *Torbau* » des temples des IVᵉ et Vᵉ dynasties ; il ne reste rien, dans l axe, de la niche à escalier. La dénivellation, importante, est identique à celle de Pepi II.

Le long couloir transversal, en contrebas, traverse le temple depuis sa façade Nord jusqu'à sa façade Sud, il est large de 2,55 m, soit 5 coudees. Il était dallé des blocs d'albâtre reposant sur un sous-dallage en calcaire bien conservé

Dans l'avant-temple, la cour peristyle, comportait 18 piliers dont les bases en granit ont été retrouvees ; la cour était également dallee d'albâtre. Au Nord, deux magasins la flanquent, dont les murs s'élevent à plus de trois metres de hauteur ; contrairement à ceux du temple intime, ils ne comportaient pas d'étage. Dans le magasin situé le plus à l'Est (magasin XIII) sont accumulees de nombreuses couches correspondant à des utilisations successives, probablement comme four à chaux (*fig.* 3); une fouille minutieuse fournira sans doute des reperes chronologiques importants

La zone du hall d'entree est tres endommagee. Il ne reste pour ainsi dire rien de ses longs murs latéraux Plusieurs gros fragments subsistent, effondres, des blocs, se contrebutant les uns les autres, de sa voute en arc surbaissé ; l'intrados était orné d'étoiles à cinq branches en leger relief. Le hall n'a conservé que quelques élements de son dallage d'albâtre Une refection postérieure y a entrain. l'emploi comme dalles d un certain nombre de blocs decorés.

Le secteur de l'entrée a été sauvagement exploité en carriere ; les vestiges sont cependant suffisants pour montrer qu'il y avait une double porte comme au temple de Pépi II Au départ de la chaussée reliant le temple à la vallée est apparu un secteur de tombes de briques ; une seule a été dégagée, au nom de Hemi (*fig.* 4).

Tout au long de la fouille ont été decouverts de nombreux fragments de la décoration du temple, malheureusement très cassés et disparates. Ils confirment les informations précédemment recueillies aux temples d'Ounas, Teti et Pepi II. S'y distinguent un fragment de scene d'allaitement, donnant un beau portrait de Pépi Iᵉʳ (*fig.* 5), et les éléments d'une nouvelle scène du triomphe de Pharaon sur les Libyens ; de façon remarquable, on retrouve ici les noms deja bien connus depuis le temple de Sahouré jusqu'au sanctuaire de Taharqa à Kawa, en passant notamment par Pepi II : la princesse *Khout-it-s* et les deux jeunes princes : *Ousa* et *Ouni*. Une attention particulière a éte apportée à la collecte des fragments de poterie : ainsi se dessine un Corpus s'étendant de l'Ancien Empire aux époques posterieures d'utilisation ou d'exploitation du temple



Fig. 4 *La tombe de Hemi en cours de dégagement*

Plusieurs dispositifs de réaménagements, en briques



FIG. 5. *L'allaitement du pharaon Pepi Ier par une déesse. Scène appartenant à la décoration du temple haut*

crues, ou en éléments divers de pierres, ont pu être mis en évidence. Surtout sont apparus d'importants fragments de statues, de tables d'offrandes, de steles de personnages du Moyen Empire[8]. Ils temoignent de l'existence, pour cette période, du culte de Pepi Ier.

NOTES

1. J'ai donné une note sur l'ensemble des campagnes 1966-70 dans *BSFE* n° 58, juin 1970, p. 5-18, 8 fig ; puis notre Vice-Président Jean-Philippe Lauer en l'honneur de qui est organisée la reunion de ce soir, a rendu compte de la campagne 1971 dans *BSFE* 62, oct. 1971, p. 37-46 7 fig

2. Cf *Orientalia* 43 1974, pl XX

3. Cf J Leclant, *A la pyramide de Pepi Ier, La paroi Nord du passage A-F*, dans *RdE* 27, 1975 p. 137-49

4. G. Maspero, *Les inscriptions des Pyramides de Saqqarah*, Paris 1894

5. K Sethe, *Die altägyptischen Pyramidentexte*, 2 tomes, Leipzig, 1908-1910

6. A. Labrousse J Leclant et J.-Ph. Lauer, *Mission Archéologique de Saqqarah*, II, *Le temple haut du complexe funéraire du roi Ounas*, Publ. IFAO, *Bibliothèque d'Etude* t. LXXIII Le Caire, sous presse

7. J.-Ph Lauer et J Leclant, *Mission Archéologique de Saqqarah*, I, *Le temple haut du complexe funéraire du roi Téti*, Publ. IFAO, *BdE* t. LI, Le Caire, 1972

8. Cf *Orientalia* 44, 1975, pl. XIII et XV à XVII, J Leclant, *Une statue cube de dignitaire memphite du temple haut de Pepi Ier*, dans *Orientalia Lovaniensia Periodica*, 6/7, 1975 (1976) (*Miscellanea in honorem Josephi Vergote*), p. 355-9, pl. XII XIII.

« OSORKON FILS DE MEHYTOUSKHÉ » UN PHARAON OUBLIÉ ?

J. YOYOTTE

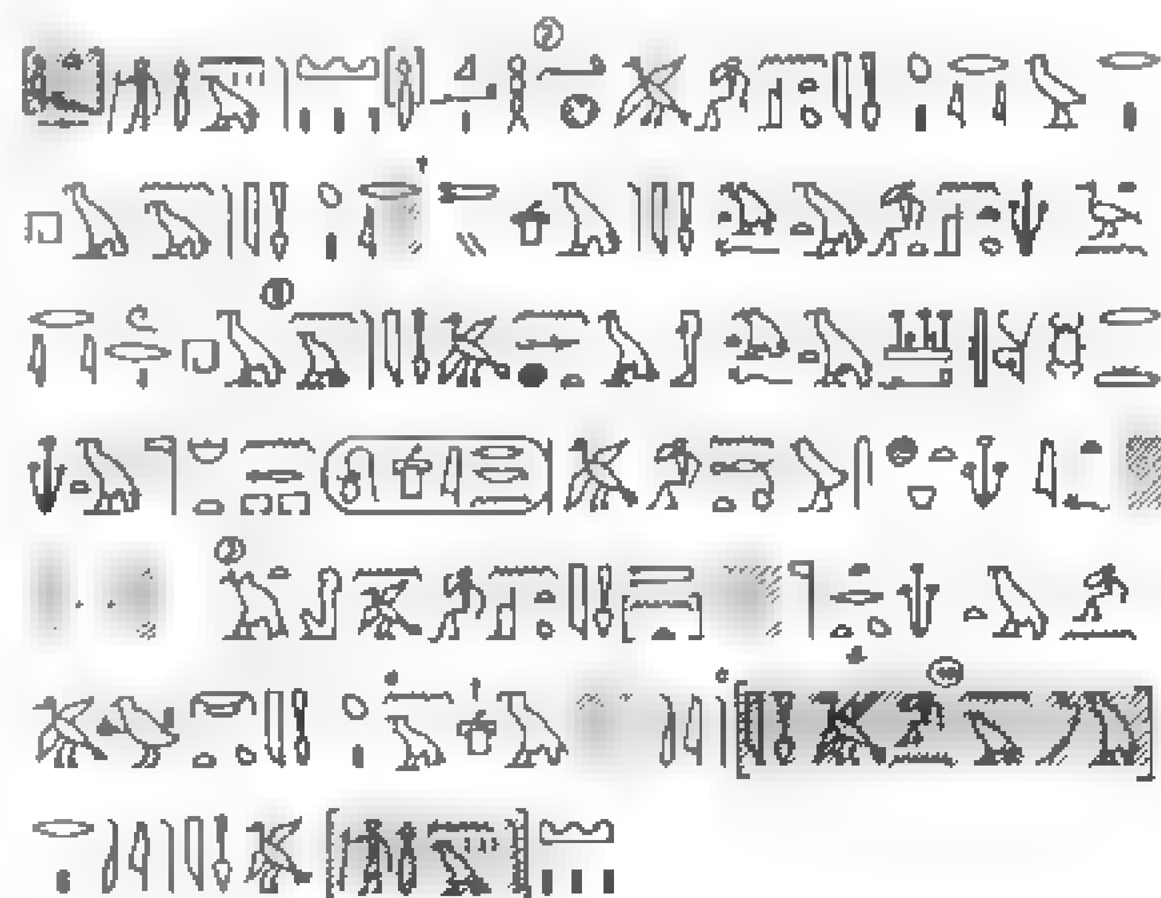
La trame enchevêtrée des péripéties politiques qui troublerent l'Etat égyptien durant la troisième Période Intermédiaire est bien difficile à reconstituer. Les reconstructions chronologiques et dynastiques, si sérieuses et habiles qu'elles soient, risquent toujours de se trouver dementies par la decouverte inopinée de quelque document nouveau Pour l'instant, en l'absence de telles trouvailles, il me semble qu'il n'y a plus grand chose à dire, depuis que K. A Kitchen, poussant fort loin l'examen des sources relatives aux dynasties tanite et libyenne, a fourni une critique sérieuse des données et des théories et mis au point, d'une manière peut-être excessivement précise (eu égard aux lacunes de la documentation), la chronologie de cette période[1].

Ce n'est donc pas sans hésitation qu'on se hasarde à publier une hypothese à propos de trois documents connus depuis longtemps et, sans les encouragements de certains collègues, j'aurais renoncé à augmenter le volume des théories émises sur la Troisième Période Intermédiaire

Sur les dalles de la terrasse qui couvre le temple de Khonsou thébain, Lepsius, puis Daressy, avaient pu copier deux longues inscriptions contigues et maintenant disparues[2]. Contemporains l'un de l'autre, selon toute évidence, les deux textes sont tous deux dates de « l'an VII, 1er mois de *shemou* » Les noms du roi sont detruits dans le texte de droite, mais le texte de gauche permet de rapporter cette date au regne d « Ousimârê-l'elu-d'Amon Takelot », autrement dit Takelot III, fils d'Osorkon III[3]. Ces inscriptions avaient été gravées pour commemorer des circonstances solennelles qui avaient marqué la carrière de personnages attachés au culte du dieu Khonsou et, selon les tendances de l époque, leurs auteurs ont tenu à énumérer longuement l'ascendance sur laquelle se fondait leur position sacerdotale. Dans le texte de gauche dont le propos exact est perdu — les premiers mots étant endommagés —, un prêtre énumerait plus de douze ancètres masculins qui l'avaient precédé dans le service de Khonsou, se contentant à la fin, de signaler les noms de sa mere et du pere de celle-ci[4] Le texte de droite relatif à l'entrée en fonction, l'« introduction » auprès du dieu (*bs*), d'un « pere divin » appele Ankhefenkhons, faisait figurer, apres une invocation à Amonrasonter (l. 2 et suiv), un arbre genealogique plus elaboré encore que celui de son collegue. On notera que les liens de filiation y sont rendus, tantot par une expression classique (*sa, sat*), tantôt par une expression néo-égyptienne (*pa-sheri-en, ta-sherit-en*), de même, les fonctions des personnages sont tantôt indiquees devant leur nom, selon l'usage lapidaire, tantôt placées, précédees de l'article défini, derrière ce nom, selon l usage epistolaire. L'inscription était deià fort abimee au temps de Lepsius, Daressy l'a décrite comme « très fruste », mais l'édition qu'il donne de ce qui en restait fournit en général des leçons épigraphiquement et philologiquement plausibles. Il est spécialement déplorable que du debut de la généalogie (l. 3-4), il ne reste à peu près rien et que la fin en soit criblee de lacunes, car Ankhefenkhons, visiblement, faisait

remonter fort loin certains segments de son ascendance Notre homme fut ordonné « pere divin » en l'an VII de Takelot III, c'est-a-dire vers le milieu du VIIIe s. av. J.-C.[5] Or, le dernier personnage cité (l. 13), un ancêtre, probablement, de la mère d'Ankhefenkhons, n'est autre que le « premier prophète d'Amonrasonter Menkheperrê » qui avait regné sur la Thebaide dans la seconde moitié du XIe s., soit près de deux cent cinquante années auparavant

Dans la partie centrale du texte, les lignes 6-10 (ci-dessous), relativement moins mal conservées, faisaient connaître d'autres figures historiques, à propos, semble-t-il, d'une dame de l'ascendance paternelle d'Ankhefenkhons[6] :



a - a supposer lacune plus longue que selon Dar. et non très courte

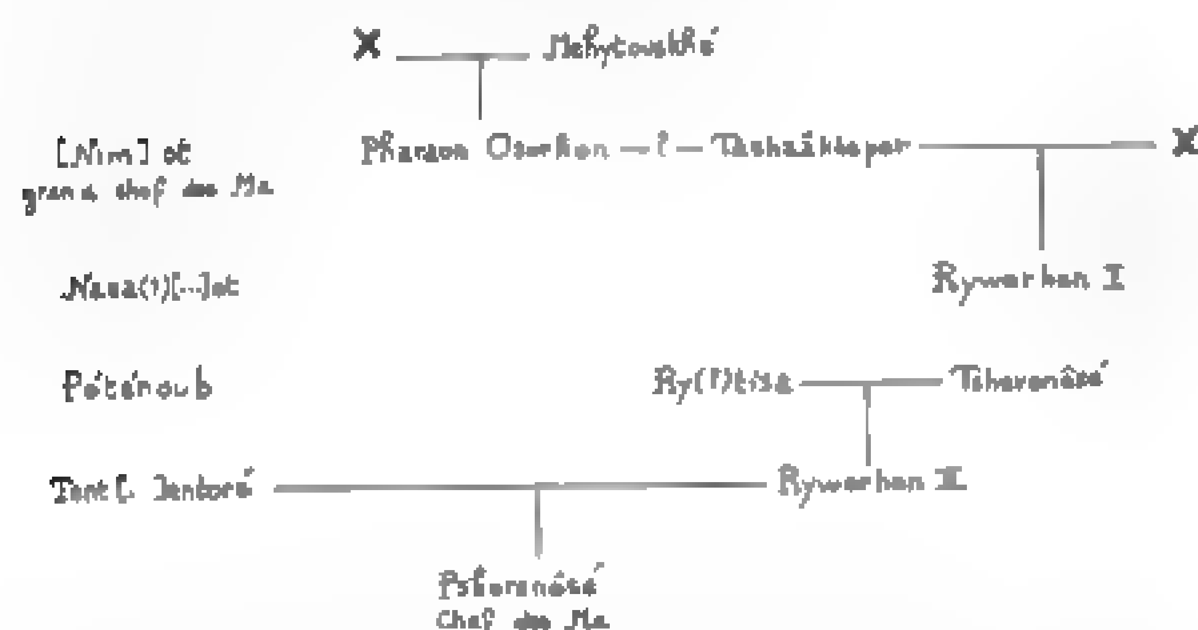
b Peut-être

c c Y avait-il , Nemtet ?

« *Son [père] étant [le grand chef] des Ma et grand de district Pasherenêsé, j.v.,*
fils de Rywerhen, j.v.,
fils de Ry(?)tisa, j.v.,
et dont la mère fut Tasherenêsé, j.v.,
fille de Rywerhen, j.v., le Héros (pa nekht),
dont la mère fut Tashaâkheper, j.v., la divine epouse de Pharaon-Osorkon, le fils de Mehytouskhé, j.v.
et dont le père [...].

La mère de Pasherenêsé, j.v., étant Tent[...]entoré, j.v.,
la fille de Péténoub, j.v.,
fils de Nasa(?)[...]ot [j.v.,
le fils de Nim] lot, j.v., le [grand chef des] Ma. »

On peut bâtir, à partir de ces lignes, la généalogie du nommé Pasherenêsé :



La titulature de ce personnage est sans doute révélatrice La fonction de « grand de district » (*aâ-en-qâhet*) comme désignation de hauts dignitaires, chargés du gouvernement de certaines provinces, était apparue sous la XXIe dynastie[7]; elle était restée dans les institutions sous Sheshonq I (945-924)[8] et était encore attestée sous Takelot I (889-874)[9]. On ne connait guère de princes ou grands seigneurs qui se

soient pares du titre de « grand chef des Ma » sous les premiers règnes sheshonquides et c'est à partir d'Osorkon II (874-850) que cette dignité se vulgarise au profit d'enfants royaux et des chefs militaires qui se partagent les provinces[10]. Ceux-ci, en revanche, lorsqu'à partir de 850 environ, leur pouvoir predominera, ne se donneront pas le titre de « grand de district ». La titulature de notre Pasherenêsé semble donc se situer à la charnière entre deux époques, quelque part dans le courant du VIIIe s

Du côté de son pere comme du côté de sa mère, ce Pasherenêsé, au nom bien égyptien, descendait de lignées libyennes Ses trois premiers ascendants paternels portent des noms barbares, determines par le « bois de jet », et qui dénotent l'appartenance de ces gens au peuple libyen des Ma (abréviation de Meshouesh). Specialement caractéristiques de cette ethnie est le nom *RYWRHN* qui, sous des formes diverses, fut porté par divers seigneurs guerriers de l'époque sheshonquide[11] et qui se maintint, à travers l'époque saïte[12], jusqu'au temps des Ptolémées[13]. L'arriere-grand père paternel de Pasherenêsé est doté d'une distinction ou d'un surnom, « Le Héros », qui caractérise bien un homme de guerre. Si, d'autre part, la mere et l'aïeul maternel de Pasherenêsé portent des noms égyptiens, son arrière-grand-père de ce côté a un nom libyen et, dans le pere de ce dernier, « [......]lot, le [grand chef des] Ma », on sera tenté de retrouver « le grand chef des Meshouesh Nimlot », dont le fils Sheshonq fonda vers 945 la XXIIe dynastie (cette reconstitution aboutirait à situer le *floruit* de Pasherenêsé sous le règne d'Osorkon II)

Rejeton par sa mère, à en croire la restitution que nous retenons comme hypothèse de travail, de la dynastie de grands émirs libyens dont le fondateur de la XXIIe dynastie etait issu, Pasherenêsé se rattachait par son père à un pharaon. La mère de son triaïeul, Tashaâkheper, aurait été « la divine épouse[14] de Pharaon-Osorkon, fils de Mehytouskhé ». Ce titre exceptionnel d'« épouse divine de Pharaon » marque un lien familial ou moral entre un roi et la dame en

question[15] ; il n'est sans doute pas l'équivalent du fameux titre de « divine épouse d'Amon » puisque la titulaire de ce titre, aux temps tanite et libyen, n'est jamais l'épouse d'un roi, mais celle du seul dieu thébain[16]. Ici, l'expression « épouse divine de Pharaon » pourrait bien caractériser la femme défunte d'un lointain souverain mort[17] ; dans ce cas, il faudrait supposer que Tashaâkheper aura été mariée deux fois ; une fois avec ce roi Osorkon, une autre fois avec l'homme à qui elle aura donné Rvourehen le Heros.

Cependant, le gros probleme que pose ce passage de la généalogie réside ailleurs : il concerne l'identité même du « Pharaon Osorkon » qu'elle definit comme le fils d'une certaine *Mehytouskhé*... Ce roi qui vivait quatre generations avant Pasherenêsé — et bien plus longtemps encore avant le regne de Takelot III sous lequel fut gravée l'inscription — ne saurait être identifié à Osorkon III, pere de Takelot III, et ceci d autant plus que la mere d'Osorkon III se nommait *Kamama* [18]. On ne saurait évidemment y voir Osorkon IV qui regna vers 725 et qui eut d'ailleurs pour « divine mere », à ce qu'il semble, « l'epouse royale *Tadibast* »[19]. Il convient également d'exclure Osorkon II (874-850), non seulement parce que, probablement, Pasherenêsé en fut *grosso modo* le contemporain, mais encore parce que la mere de ce roi était une certaine *Kapes*[20]. Faut-il alors penser, à la suite de Daressy, que « l'Osorkon (...) mentionné doit être le premier du nom »[21] ? Il n'en est rien ! La fameuse stele du Serapeum sur laquelle, vers 730, un certain Pasenhor énumerait ses ancêtres jusqu'à la quinzieme génération et qui a fait connaitre aux égyptologues la filiation et l'ordre de succession des premiers rois de la XXII[e] dynastie, nous apprend qu'Osorkon I était né de « la divine mere *Karama* »

La meme stèle de Pasenhor, cependant, comporte un detail qui n'a pas été sans poser un problème : dans la séquence où sont énumérés les ascendants de Sheshonq I, ce roi est dit « fils du divin pere et grand chef Nimlot et de la divine mère Tentsepeh » et Nimlot est dit « fils de Sheshonq, titulaire des mêmes fonctions, et de *la mère du roi Mehytouskhé* »[22] ; ces données généalogiques, concernant les noms des parents et grands-parents, sont confirmées par des inscriptions d'époque, lesquelles attribuent à Sheshonq l'Ancien et à Nimlot le titre de « grand chef des Ma (*var* des Meshouesh) »[24]. L'expression « le grand chef » était d'ailleurs, aux temps ou vivait Pasenhor, une abreviation courante de « grand chef des Ma »[25]. Quant au titre de « pere divin » que Pasenhor confère à Nimlot et, implicitement, à Sheshonq, il etait traditionnellement attribué aux particuliers dont un fils avait accédé à la divine condition de roi[26]. Le titre de « mere divine » est sans doute ici une formule emphatique, forgée pour designer les mères des ancêtres royaux[27]. Le fait que l'inscription de Pasenhor ait donné la dignité de *« mère de roi »* à la mere de Nimlot qui ne fut pas roi, ne laisse pas, en revanche, d'être deconcertant. Pour rendre compte de cette « anomalie », differentes hypotheses ont été envisagees[28]. Par exemple, le terme aurait honoré en Mehytouskhé la grand-mere de Sheshonq I[er][29] ; ou bien, la femme du grand chef Sheshonq l'Ancien aurait reçu ce titre pour avoir marié une de ses filles à un des derniers pharaons de la XXI[e] dynastie tanite[30]. Ces explications, de pures conjectures, ne sont pas des plus satisfaisantes (la seconde, notamment, en l'absence de tout document faisant connaître la presumee reine tanite nee de Mehytouskhé, meriterait d'être au moins corroborée par des exemples prouvant que la belle-mere d un roi pouvait être designée par le titre de « mère de roi »)

Les deux petits problemes respectivement posés par la genealogie de Pasenhor et par celle de Pasherenêsé se rapprochent algébriquement :

a) Chez Pasenhor, on rencontre une « mere de roi Mehytouskhé », épouse de Sheshonq l'Ancien, lequel — pour s'en tenir à la lettre du texte disant qu'il avait exercé *les mêmes fonctions* qu'allait exercer son fils — était « divin père » en même temps que grand chef des Meshouesh. De la

sorte, ce couple, qui engendra le grand chef Nimlot, aurait aussi engendré un roi

b) Dans l'arbre généalogique de Pasherenêsé, on rencontre une Mehytouskhé qui est la mère d'un Pharaon nommé Osorkon et qui, si l'on retient la reconstitution proposée plus haut comme hypothèse de travail (p. 42), aurait pris place une génération avant le grand chef Nimlot qui aurait été lui-même de la génération du roi Osorkon

Une conclusion s'impose alors automatiquement ! Le grand chef Sheshonq l'Ancien et Mehytouskhé auront engendré, outre le grand chef Nimlot, un autre fils · Osorkon Ce fils et frère d'émir meshouesh sera devenu pharaon comme le fera plus tard Sheshonq Ier, fondateur de la XXIIe dynastie « libyenne » et neveu présumé de notre Osorkon. Un personnage répondant au nom *libyen* d'Osorkon aurait ainsi occupé le trône durant une période correspondant à la fin de la XXIe dynastie « *tanite* » ! En dépit de son fondement logique, cette déduction est surprenante Pourtant, elle paraît trouver confirmation dans la liste même que l'*Abrégé* ou *Epitomé* subsistant de l'Histoire d'Egypte que l'Egyptien Manethon écrivit en grec vers 400, conserve de la XXIe dynastie[31].

Cette liste dénombre sept rois dont les monuments font connaître des mentions ou des traces :

Manethon	Monuments :	
1 Smendes	Hedjkheperrê-l'élu-de-Rê	Smendes
2 Psousennès	Aakheperrê-l'élu-d'Amon	Psousennès I
3 Nephercheres	Neferkarê	Amenemnisou
4 Amenophthis	Ousimârê-l'élu-d'Amon	Amenémopé
5 Osochôr	Aâkheperrê-l'élu-de-Rê	?
6 Psinachès	Neterkheperrê-l'élu-d'Amon	Siamon
7 Psousennès	Titkheperrê-l'élu-de-Rê	Psousennès II

L'identification des personnages n°s 1, 2, 3, 4 et 7 est bien établie Le nom *Psinachès*, n° 6, n'a pas été retrouvé dans les inscriptions du temps, mais de sérieuses données chronologiques incitent à croire qu'il recouvre la figure de Siamon[32]. Quant au n° 5, Eric Young a démontré en 1963 l'existence d'un souverain ayant régné entre Amenémopé et Siamon, roi dont une inscription de Karnak conserve seulement le prénom, « Aâkheperrê-l'élu-de-Rê », et une date, l'an 2[33]. Ce personnage correspondrait au n° 6, auquel la tradition manéthonienne attribue six ans de pouvoir et qu'elle appelle *Osochôr*

Les savants du siècle dernier avaient naturellement été frappés de l'analogie que ce nom, Osochôr, présente avec le nom Osorkon (*WSRKN*) qui figurait d'autre part sous les transcriptions *Osorchô* et *Osorthôn* (sic), dans l'*Abrégé* de Manéthon où ces formes désignent respectivement deux Osorkon des XXII-XXIIIe dynasties[34]. Brugsch présumait, dès 1859, que « le nom d'Osochor est dû à une écriture vicieuse du nom d'Osorcho »[35] et, par la suite, divers historiens n'ont pas douté qu'un nommé Osorkon figurât, à l'origine, parmi les rois de la XXIe dynastie manéthonienne. Cependant, les traces, qu'on crut d'abord retrouver de ce pharaon dans les monuments, s'avérèrent illusoires avec le progrès des découvertes[36]. Lieblein, ayant soutenu, à partir de 1863, une théorie selon laquelle la XXIe dynastie avait régné parallèlement à la XXIIe, s'en tira en supposant que Manethon avait abusivement intercalé dans la XXIe dynastie un Osorkon de la XXIIe[37]. Mais, à la suite du mémoire composé par Maspero à propos des *Momies royales de Deir el Bahari* (1889), le monde savant, dans son ensemble se détourna de la chronologie aberrante de Lieblein Ensuite la masse de sources directes que cette trouvaille de Deir el-Bahari, puis la « deuxième cachette » découverte au même lieu, la « favissa » et le « quai » de Karnak, etc. firent connaître, minimisa la portée documentaire de Manéthon Les historiens, désormais, se contentèrent, au mieux de faire passivement état du témoignage apporté par l'auteur gréco-égyptien relativement à un énigmatique Osochôr Pour sûr, le cas était en effet rebutant — Ou bien on admettait implicitement l'équivalence Osochôr = Osorkon,

et la présence de ce « Libyen » parmi les « Tanites » faisait douter de l'exactitude de l'*Abrégé :* ainsi Petrie (1905) : « Osokhor appears to be a transposition of name from the XXIInd dynasty »[38] ; ainsi Helck (1956) : « Im Sothisbuch fehlt zunachst, vielleicht nicht zufallig, der bisher nicht belegbare Osochôr », ce qui tendait à donner raison au *Livre de Sothis*, celle des versions pourtant qui, pour l'ordre des rois comme pour les graphies des noms propres, livre la tradition la moins cohérente de l'Abrégé[39]. — Ou bien on ne mettait pas en doute le témoignage manéthonien, mais on renonçait pour cela à voir sous Osochôr une « écriture vicieuse » du nom Osorchô : Young fait ainsi toutes réserves vis-à-vis de la « coutume » consistant à tenir cette derivation pour « évidente »[40]

Pourtant, comme le disait si bien Gauthier, il reste vrai que le nom d'Osochôr « rappelle, à n'en pas douter, celui des Osorkon »[41] (cette évidence s'est même traduite récemment dans un manuel d'histoire où un lapsus a transformé « Osochor » en « Osorcho »)[42]. De fait, la correction proposée par Brugsch est des plus raisonnables en matière de critique textuelle. Elle repond à une erreur d'un type connu que le latiniste Havet définissait joliment en parlant d' « inserande fourvoyée »[43] : une lettre omise par un copiste travaillant au courant de la plume a été rétablie dans l'interligne ou en marge lors du collationnement de cette première copie. Un deuxième scribe, recopiant ce document collationné, en vient à reinserer la lettre marginale à un mauvais endroit. L'erreur en cause — dont l'*Epitomé* de Manéthon semble fournir d'autres exemples — remonterait évidemment tres haut : à l'abréviateur même de Manéthon ou, du moins, à l'officine de copiste qui vulgarisa son oeuvre dans les milieux alexandrins[44]. La correction « *Osochôr = Osorchô* = Osorkon » était et reste plausible en elle-même. La seule objection qu'on pût sérieusement lui opposer était que, sauf à taxer arbitrairement d'erreur la tradition manéthonienne, les quatre Osorkon connus et situés appartenaient aux XXII-XXIII[e] dynasties. En reconnaissant dans le « Pharaon Osorkon fils de Mehytouskhé » un oncle du fondateur de la XXI[e] dynastie, on peut rendre justice à la fois à la judicieuse conjecture de Brugsch et a la liste royale héritée de Manéthon

Récapitulons donc les données du problème :

1 Mehytouskhé, mère du grand chef Nimlot et grand-mère de Sheshonq I porte le titre inattendu de « mère de roi »

2. Un roi inconnu, « Osorkon fils de Mehytouskhé » paraît bien avoir appartenu à la même génération que le grand chef Nimlot père de Sheshonq I

3. Manéthon connaissait un roi Osorkon qui, précédant les deux derniers rois de la XXI[e] dynastie, aurait vécu 23 ans (selon les chiffres de l'*Epitomé*) ou, selon la chronologie approximative reconstituée d'après les sources égyptiennes, 33 ans avant l'avènement de Sheshonq I

4. Un roi prénommé Aâkheperrê-l'élu-de-Rê et qui régna sûrement plus d'un an, précéda les deux derniers rois tanites, correspondant ainsi à l'Osorkon (Osochôr) auquel Manéthon attribue un règne de 6 ans

La combinaison de ces données incite à conclure qu'un fils de Mehytouskhé, Osorkon, succéda à Amenemopé de Tanis, en prenant le prénom d'Aâkheperrê-l'élu-de-Rê (inspiré de celui de Psousennès I), qu'il régna au moins un an et plus (et sans doute six ans), puisqu'il céda la place à Siamon (le Psinachès manéthonien). Avec lui, un premier pharaon de souche meshouesh aura, vingt ou trente ans avant le fameux Sheshonq I, occupé le trône d'Egypte et tenu sa cours à Tanis. Si l'on retient cette hypothèse, Osorkon I, successeur de Sheshonq I, n'aurait pas été le premier pharaon de ce nom, mais, afin de ne pas modifier la nomenclature actuelle des Osorkon (et notamment pour ne pas en venir à attribuer à un « Osorkon III » la grande « porte jubilaire » de Boubastis, ni le tombeau I de la nécropole royale de Tanis, deux gloires d'Osorkon II !), il serait sage de leur laisser leurs numeros et de désigner « Osochôr », leur devancier, sous le nom d' « Osorkon l'Ancien ».

Une remarque au passage : pour Manéthon et pour les auteurs grecs — chronologistes et archéologues l'oublient assez souvent —, le terme de « dynastie » (*dynasteia*, litt « pouvoir ») ne recouvrait pas la notion moderne de

« dynastie » qui sous-entend l'idée de succession par le sang au sein d'une même lignée[45]. On doit plutôt se demander si les dynasties manéthoniennes, définies par une ville, ne sont pas des suites de rois qui fondaient leur pouvoir sur l'hégémonie de cette ville ou du moins sur le prestige du dieu majeur de cette ville, divinité dont ils se disaient « le fils », l'« aimé » ou l'« élu ». En tout cas, dans ces dynasties manéthoniennes sont inclus des souverains dont nos droits dynastiques feraient des usurpateurs : ainsi Amasis dont on sait par Hérodote les origines modestes, ainsi Nectanébo II qui supplanta Téos son cousin germain (sans parler de la XXVIIe dynastie perse, longue suite de meurtres et de coups d'État)... Il serait donc superflu de recourir, pour « légitimer » l'éventuelle intégration d'Osorkon l'Ancien dans la XXIe dynastie tanite, de recourir à quelque hypothèse romanesque, d'imaginer par exemple un double mariage de Mehytouskhé, laquelle aurait eu de son union avec Sheshonq l'Ancien le futur grand chef Nimlot et, d'une union antérieure ou postérieure avec un pharaon tanite, le futur roi Osorkon. Sheshonq l'Ancien, d'ailleurs, à prendre *stricto sensu* le texte de Pasenhor, méritait de porter le titre de « divin père »

L'identification proposée ici de l'« Osochor » manéthonien et du pharaon oublié, Osorkon fils de Mehytouskhé, me paraît combiner les données de façon satisfaisante. Cette hypothèse paradoxale — un « lybien » parmi les « tanites » — implique une modification de l'image théorique qu'on peut se faire de la montée des Meshouesh vers le pouvoir suprême. C'est plus tôt qu'on ne le pensait que ces colons militaires libyens auraient été capables de porter un des leurs sur le trône de Tanis. De fait, de l'influence précoce des familles libyennes implantées en Égypte, depuis l'époque ramesside, sur les milieux dirigeant de ce pays, nous possédions quelques traces dans la prosopographie thébaine. Avant la fin même de la XXe dynastie, plusieurs fils du grand-prêtre d'Amon et généralissime du Sud Hérihor (1080-1074 ou 1100-1094) portaient des noms libyens,

indice manifeste d'une parenté ou d'une alliance matrimoniale du dictateur de Thèbes avec les guerriers venus de Marmarique : Masaharta[46], Masaqaharta[47], Madenna[48] et, déjà, *Osorkon*[49] ; le nom Masaharta, comme on sait, sera porté, un peu plus tard, par un fils et successeur du pontife thébain Pinodjem I[50]. Et, dans la deuxième cachette de Deir el-Bahari, où les morts du clergé d'Amon furent inhumés durant la deuxième moitié de la XXIe dynastie, se trouvaient les restes d'une chanteuse d'Amonrasonter appelée *Tent-SRKN*, « Celle de *SRKN* »[51]. D'après sa forme, ce nom contient manifestement un élément d'origine barbare et, si on suit l'interprétation qui en a été proposée par Ranke, « Celle d'Osorkon »[52], il confirmerait la popularité relative du nom qu'illustreront plus tard quatre souverains et un fameux grand-prêtre de la période sheshonquide

NOTES

1. *The Third Intermediate Period in Egypt (1100-650 B.C.)*, Warminster 1973

2. *LD* III 255 c; Daressy, *RT* 18 (1896) 51-2; cf. PM II, 2e éd., II 242 (3) qui note « fallen from site and removed ». Helen K. Gordon-Jacquet, [illegible] Cl. Traunecker et Pascal Vernus ont recherché ces textes en vain

3. A la suite de Daressy, *RT* 35, 143-4, Gauthier *LR* III 330, n. 3 et 333, § I attribue ces inscriptions à Takelot I. Kitchen qui a démontré, *o.c.*, p. 95-7, § 77, que les mentions d'un Ousimarê-Takelot concernaient le troisième du nom (le prénom de Takelot I restant pour l'instant inconnu), indique, *ibid.*, 357, § 319, que les deux généalogies du temple de Khonsou appartenaient probablement à l'an VII de Takelot III. L'interprétation offerte ici de la généalogie d'Ankhefenkhons confirmerait [illegible] datation

4. On ne retiendra pas les réflexions de Petrie, *A History of Egypt* (1905), p. 245 qui, trompé par l'édition de Lepsius, n'a pas distingué la présence de deux généalogies et les a « télescopées »

5. Les dates absolues données dans cette communication sont empruntées aux tableaux de Kitchen. On peut les tenir pour *grosso modo* assurées

6. Il s'agit soit de la dénommée [ ]jenesé, soit de la dame Espernoub mentionnée aussitôt avant (Ranke, *PN* I, 176, 2, ne connaît Espernoub que comme anthroponyme masculin, mais voir Edwards, *Oracular Amuletic Decrees*. *HTBM* IV, I, p. 30 et II, pl. 10, 6)

7. Stèle funéraire de Psebkhannô, fils du grand-prêtre Menkheperrê commandant dans la région de This et Panopolis. B.M. 642, Randall-Mac

ver et Mace, *El Amrah and Abydos*, pl. 31 et 34, 8, cf p. 77-8 (PM V 68). Senouasé de Saft el-Hennah, commandant les archers de Pharaon et gouverneur des marches arabiques, statue Caire 41664, Daressy, *ASAE* 11, 142-3 et groupe Caire JE 46600, id., *ASAE* 20, 124-6

8. WYHST, gouverneur des Oasis « The Dakhleh Stela », l. 1-2, an V de Sheshonq I, *JEA* 19, 19 sq et pl. 5. — Le « fils royal de Ramsès » Djeptahefônkh, qui fut enterré dans la cachette royale de Deir el-Bahari après l'an XI de Sheshonq I, Gauthier, *ASAE* 18, 252-5

9. Khâmouas, fils du grand-prêtre Iouwelot et sans doute installé dans la région de Lycopolis *Stèle de l'apanage*, l. 23 et 25, Legrain, *ZÄeS* 35, 13-6 (sur l'attribution du document au règne de Takelot I, Kitchen, *o.c.* 21-2, § 96 et 341-2, § 270). — Le dénommé Amen... (?) des canopes Caire CG 4281-3 et 4512, Reisner, *Canopic Jars*, p. 191-3 et 284-5, pl. 41, pourrait être un peu plus récent car, dans l'état présent de ma documentation le titre de « chanteuse de l'intérieur d'Amon », que sa fille porte, n'est pas attesté avant le règne de Takelot II (*CRAIBL* 1961, 47

10. Yoyotte *Mél. Maspero* I fasc. 4, 138, § 18

11. YWRHN fils d'Ankhhor, chef des charmiers, cercueils [illegible] à Illahoun : Petrie, *Kahun, Gurob and Hawara* pl. 25, n° 21 3. — YWRHN chef des troupes de choc (*tw hr*) et gouverneur militaire de la région d'Illahoun stèle de donation Caire JE 45530 (Memphis, an 6 de Petoubastis) Schulman *JARCE* 5, 33-41, pl 13, 2. — Sur ces personnages et sur le souvenir d'un « WYRHN fils d'Ankhhor », gouverneur de la forteresse de Moïthymis dans la *Geste de Petoubastis*, Yoyotte, *RdE* 15 93-1[illegible]

12. YWRHN [illegible] de la déesse Neith, stèle de donation Caire JE 28731 (cf *BIE*, 2e sér 10, IV) : Daressy, *ASAE* 1 [illegible] 179 [illegible] ; cf. Spiegelberg *ZÄS* 56, 59-60 et pl. 6. — YWRHN dont le beau nom est Psamtikseneb directeur de la flotte royale, deux oushebtis trouvés à Héliopolis Gauthier, *ASAE* 33, 52, n° 4, cf. De Meulenaere, *Le surnom égyptien à la Basse Époque*, p. 3, n° 1 — X fils de IRWRHN Harpocrate de bronze Caire CG 38 74 Daressy, *Statues de divinités* I p. 52

13. P. démot. Rifeh E 7 (Thompson *apud* Petrie, *Gizeh and Rifeh* p 32, § 86), un nommé WYRHN dans une liste comptable datant de la seconde moitié du IIe s. av J.-C. (*ibid.*, p. 34 § 88).

14. Le groupe « épouse du Dieu » avait été clairement noté par Lepsius et est confirmé par Daressy

15. Gauthier *LR* III, p. 330, § 3 et n. 3 faisait de Tashaâkheper une femme d'Osorkon I ce qui est exclu (voir plus bas). — Sander Hansen *Das Gottesweib des Amun*, p. 14, n. 1 suppose d'après ce seul exemple que, jusque sous la XXIIe dyn., le terme de « divine épouse » pouvait servir à désigner une reine

16. Voir *BSFE* 64, 31-50. — Le dernier examen médical de la momie confirmerait que la Divine Épouse Mâkarê « died at a relatively early age (...) either during childbirth or very shortly thereafter » : J. E. Harris et K. Weeks X-*Raying the Pharaohs* (1973), p. 173-5. Il faudrait ainsi revenir sur l'idée que l'Adoratrice était vouée à la virginité dès la XXIe dynastie. Il n'en reste pas moins que les titulatures de cette Divine Épouse et celle des adoratrices postérieures excluent que les épouses d'Amon aient été en même temps « épouses de roi ».

17. Comparer la reprise, à l'époque libyenne, du titre de « divine mère » — qui, à cette époque était généralement une distinction sacerdotale thébaine — pour désigner les mères de roi, peut-être par analogie avec le vieux titre de « divin père » (voir plus bas n. 26) : ainsi *Stèles Sérap.*, n° 31 (plus bas n. 20) et l'« égide » Louvre E 7167 (plus bas, n. 19). — Sur les mères divines, Gross-Mertz, *Certain Titles of Egyptian Queens*, Dissert. Chicago, 1952, p 157-60

18. Inscr 6 et 7 du « Quai » de Karnak, Beckerath, *JARCE* 5, 49, cf aussi 44-5 ; Kitchen, *The Third Intermediate Period*, p. 93-4, § 74

19. Modèle votif de collier-*menat* (« égide »), bronze, Louvre E 7167 (ex-Coll. Hilton-Price, n° 2520) ; Hilton Price, *TSBA* 9 1 (1886), 50 et Legrain, *RT* 28 (1906), 154 ; cf *GLR* III, p. 399, § 74 et 400, § IV ; PM IV, 34.

20. Montet, *Osorkon* II, p. 72 pl 22-3 ; *Stèles Sérap.*, n° 31, l 9-10 (Malinine, Posener et Vercoutter, *Catalogue des Stèles du Sérapeum de Memphis*, I, *Texte*, p. 30-1, *Planches*, pl 10

21. *RT* 18, 51 suivi par *GLR* III/2 (1914), p. 339 § 3

22. *Stèles Sérap.*, n° 31, l. 10-1

23. *Ibid.* l. 11-2

24. Décret de Kôm es-Sultan, l. 3, 9-10, 20, etc., Blackmann, JEA 27, 83-95, pl 10-2. — Stèle vue dans le commerce au Caire, Daressy, *ASAE* 16 177. — Pectoral Caire JE 72171, Montet, *Psousennès*, p. 43-5 n° 219, pl. 28 — Bloc remployé à Bouto, James, *JEA* 51, 15.

25. Yoyotte, *Mél. Maspero* I, fasc 4, 123 § 3.

26. Gardiner, *Onom.* I, p. 49*-50* ; Habachi, *ASAE* 55, 167 sq. ; Yoyotte, *JA* 1972, 257, n. 5.

27. Voir plus haut n. 17

28. Lepsius, *Ueber die aegyptische XXII Königsdynastie*, *Berlin Abh* 1856, 26-7, proposa de corriger en « fille royale », amendement parfaitement arbitraire. — Sethe, dans *Unters.* I (1896), supposait que le grand chef Nimlot, comme le pontife Herihor auparavant, « wohl schon (...) königliche Gewalt ohne den Namen ausgeubt hatte » et il se référait au cas de la « mère de roi » Nodjmé, qu'il supposait la mère de Herihor. On objectera : 1° que rien ne prouve que Nimlot se soit jamais conféré des titres et attributs royaux, comme Herihor l'avait fait occasionnellement dans le décor du temple de Khonsou thébain ; 2° que la reine Nodjmé fut assurément l'épouse et non la mère de Herihor et qu'il est raisonnable d'en faire la mère du pharaon Smendès, Kitchen, *o.c.* 40-3, § 37-8. — A ma connaissance, une révision systématique de la documentation confirme pleinement la conclusion de Barbara Gross-Mertz, *o.c.*, p. 3-4 : « There are numerous women whose position is known only from the fact that they are called « king's mother » in a relief or inscription of a particular ruler. These statements are taken literally, partly because no exceptions are known and partly because no other interpretation seems reasonable ».

29. *GLR* III, p. 318, n. 3

30. Kitchen, *The Third Intermediate Period*, p. 112.

31. Fragments 58 et 59, éd. Waddell, *Manetho* (*Loeb Classical Library*) p. 154-7, cf. aussi C. Müller, *Fragmenta Historicorum Graecorum* II (1848), p. 590 ; Jacoby, *Fragmente der griechischen Historiker*, III C p 44-5

32. Kitchen, *o.c.*, p. 7, § 4. — L'ensemble des données atteste la durée et l'importance du règne de Siamon. On a donc du mal à imaginer que Manéthon, qui connaissait l'obscur Neferkarê-Amenemnisou, l'ait ignoré. Reste à trouver une explication satisfaisante du nom ou surnom Psinachès

33. *JARCE* 2, 100-1

34. Osorthôn = Osorkon I (Fragm. 60-61 : Waddell, p 158-61), Osorchô de la XXIIIe dyn. = Osorkon III (?) ou un roi inconnu (Fr 62, *ibid.*, p. 160-2). La glose concernant la seconde figure : « les Égyptiens l'appellent Héraclès » implique une réinterprétation : *Osorchôn* était compris « Osiris-Khonsou ». Pour la notation *chôn* du nom de Khonsou, Hopfner, *ArOr* 15, 19-20 ; pour Khonsou = Héraclès, Quaegebeur, OLP 6-7, 471 2. — Sur l'origine libyenne du nom Osorkon, Masson, *Semitica* 25 (1975), 78-9 ; sur la survivance aux basses époques De Meulenaere, *CdE* XXXI/62, 255-6.

35. *Histoire d'Égypte depuis les premiers temps de son existence jusqu'à nos jours* p 214

36 L'idée de Lepsisus *apud* Bunsen, *Aegyptens Stelle in der Weltgeschichte*, III p 3. Buch (1845), p. 121 (malencontreusement suivi par Muller o.c. n. 31 et *ZAeS* 20 (1882), 114, qui, au prix d'une correction forcée, retrouvait Herihor sous Osochor, fit long feu. — Brugsch, *o.c.*, p 222, a cru d'abord pouvoir retrouver Osochor dans le roi Osorkon qui eût pour fils le grand-prêtre Sheshonq, il s'agit en fait d Osorkon I fils de Sheshonq I (Maspero. *Les Momies royales de Deir el-Bahari*, *MMAF* 1/4, p. 642). — Wiedemann, *ZAeS* 20 (1882), 88 et *Aeg Gesch.* II 1884, 540 suggéra un moment de chercher le prénom d'Osochor parmi les cartouches nouveaux découverts sur des monuments de Tanis. Il y renonça de lui-même, les prenoms en questions étant ceux de rois de la Deuxième Période Intermédiaire

37 *ZAeS* 7 (1869) 127, cf aussi *Aegypt Chronologie* (1853), p. 81 et *Recherches sur l'histoire et la civilisation de l'ancienne Egypte* (1910), p. 365

38 *A History of Egypt* (1905), III, p. 225

39 *Untersuchungen zu Manetho* (*Unters.* 18), p. 47

40 *JARCE* 2 (1963) 225

41 *LR* III 2 (1914 p 294, n 1

42 Helck, *Geschichte des alten Aegyptens* (1968), p 220

43 Communication de Jean Irigoin, renvoyant au *Manuel de critique verbale appliquée aux textes latins*

44. Autres exemples possibles d' « inserandes fourvoyées » dans l'*Epitomé* de Manéthon, *Stéphinatès* pour *Tefinastes = Tefnachté (Fragm 68-69) *Amenophath* pour *Menophta = Merneptah (Fragm. 52)

45 De Liddell et Scott, *A Greek English Lexicon*, éd 1940, p. 452-3 comme de Bailly, *Dictionnaire grec-français*, éd 1950, il ressort que le grec ancien n'employait pas le mot *dynasteia* avec le sens de « suite de souverains issus du même sang »

46 LD III 247 a, 7e prince, cf *GLR* III/2, p. 238, § 7

47 LD III 247 a, 8e prince cf *GLR* III/2, p 239, § 8. — Sur la finale caractéristique du nom, voir ici n. 50.

48. LD III, 247 b, 19e prince; corriger *GLR* III, p. 240, § 19, « Madenneb » en *Madenna*, d'après Wente (cité plus bas n. 49) et comparer l'ethnique *Madens* (Desanges, *Catalogue des tribus africaines de l'Antiquité classique* (1962), p. 114). — Les 15e et 16e princes de la procession, *LD* III 247 b, portent eux aussi des noms étrangers [...]aNM et [...]MMSN (cf *GLR* III 2 p 239 § 15-6).

49 Ce nom, porté par le 17e prince n'avait pas été lu exactement dans *LD*, *l c* (d'où *GLR* III,2, p. 239, § 17). Voir Wente, *Was Paiankh Herihor's Son ?*, dans *Drevne Vostok* (Mel Korostovtsev) 1 (1975), 36-8.

50. *GLR* III 2, p 26.-2, Spiegelberg, *ZAeS* 53, 13-4. — Pour la finale libyenne *HRT*, comparer le nom d un grand chef des Ma, WSHRT (Daressy *ASAE* 8 284).

51 Cf au Musée du Caire son papyrus « mythologique » à vignettes signalé par Chassinat, *BIFAO* 3, 136 et Ranke, *PN* II, 326, 8; son coffret à shabtis Daressy, *ASAE* 8, 5, B 50 (*MPM* I,2, 641); ses shabtis, Daressy, *o. c.*, 17, Petrie, *Shabtis*, n° 318, cf p. 14 et pl. XXI, col. gauche, 64e ligne. Les exemplaires signalés dans Newberry, *Fun. Stat (CGC)* I, p. 75-6, nos 47131-140 et mal datés « XIXth to XXth dynasty », présentent des variantes defectives. Tent-SRN (*PN* I, 363, 2, qu il n'y a pas lieu de distinguer de *PN* I 363, 3).

52 *PN* I, 363, 3 et II, 326. n. 4.

LE SISTRE STROZZI
(à propos des objets cultuels isiaques en Italie)

NICOLE GENAILLE

Les recherches sur la diffusion des cultes égyptiens dans le monde gréco-romain sont en plein essor et la nécessité de réunir la documentation, tant archéologique qu'épigraphique, est de plus en plus évidente. Ce travail peut être accompli selon une répartition géographique ou selon une répartition typologique : j'ai réuni ces deux méthodes en m'intéressant, sous la direction de M. le Professeur Leclant au matériel cultuel trouvé en Italie et, plus particulièrement, aux instruments de musique. Cela m'a valu la découverte que je présente aujourd'hui

Le sistre est depuis longtemps reconnu comme l'instrument cultuel typique des religions égyptiennes dans le monde gréco-romain, et mes inventaires systématiques confirment son importance. Les dieux, Isis, Sérapis, Harpocrate, Anubis, le brandissent comme emblème[1] ; les prêtres et les fidèles le font sculpter sur leur autel funéraire comme le symbole de leur appartenance isiaque[2] et ils l'agitent lors des cérémonies, comme le montrent les célèbres peintures d Herculanum[3].

Malheureusement, les objets eux-mêmes ont été retrouvés en nombre plus faible qu'on ne s'y attendrait d'après l'abon-

dance des représentations L'ensemble le plus riche est celui de Pompéi : sur une vingtaine de sistres en bronze et en argent, deux proviennent du temple d'Isis lui-même, d'autres ont été trouvés à proximité immédiate[4]. Ces documents sont de provenance sûre, d'utilisation datable. Ils ont aussi l'intérêt de faire mieux comprendre comment ont disparu certains des sistres utilisés dans le monde romain : le métal a pu en être fondu. Mais le type des sistres entre également en jeu. Si nous comparons le sistre n° 2391 du Musée National de Naples, trouvé à Pompéi, avec le sistre n° 53327 du Musée du Caire[5] de provenance inconnue, mais très vraisemblablement égyptienne, les ressemblances sont évidentes. Le manche du sistre du Caire est formé de Bes, monté sur une fleur de lotus flanquée de deux lions (ou sphinx), avec, au-dessus de Bes, jaillissant d'une autre corolle, un double masque hathorique entouré de cobras dressés On reconnaît bien qu'érodes, par comparaison, les mêmes éléments sur le sistre de Pompei Le sommet du sistre du Caire compose une véritable scène de genre : la chatte de Bastet, couchee, regarde sa portee de chatons attaquer un coq. Plus sobrement, le sommet du sistre de Naples oppose la chatte et un oiseau. Plusieurs des sistres italiens sont ainsi sûrement non pas des instruments fabriqués en Italie, mais des objets importes d'Egypte

Les sistres trouvés en Italie il y a longtemps risquent donc fort, si leur lieu de découverte n'a pas été consigné, s'ils ont été acquis par des collectionneurs, d'appartenir actuellement aux collections égyptiennes de divers musées. J'ai fait des recherches en ce sens

L'été dernier, j'ai été très aimablement accueillie au Musée Archéologique de Florence par le Pr Maetzke et le Dr Del Francia que je suis heureuse de remercier ici. Ils m'ont permis d'étudier leur collection de sistres et, en particulier, deux d'entre eux que leur style attestait d'époque gréco-romaine. Les recherches du Dr Del Francia sur l'histoire du Musée de Florence, à travers les inventaires de la coll Medicis, lui avaient donné la conviction que ces objets provenaient tous deux de Rome. Or, le plus simple de ces deux sistres (*fig.* 1 et 2) m'intéressait particulièrement car je connaissais des objets de ce type, l'un au British Museum, l'autre au Musée de Bologne (voir fig. 6), dans les collections égyptiennes[7].

Le Dr Del Francia m'a communiqué sa bibliographie, où figurait l'ouvrage bien connu de Bernard de Montfaucon, *L'Antiquité expliquée*. Je m'y suis donc reportée. J'ai trouvé là une planche de gravures sans références claires, parmi lesquelles l'autre sistre de Florence et un sistre, sans doute romain, qui est aujourd'hui au Musée de Berlin, et que Montfaucon dedouble, d'après deux sources différentes[8]. Pour commenter sa planche, Montfaucon donne du sistre la pittoresque définition que voici :

« C'est un instrument long avec un manche ; le milieu en est vuide, et la partie d'en haut, plus large que celle d'en bas, finit ordinairement en demi-cercle. Ce milieu vuide est traversé de baguettes... » C'est beaucoup plus loin que le lecteur apprend que « L'usage du sistre dans les mysteres d'Isis, était... pour faire du bruit dans les temples et dans les processions ». Cependant, à la fin de cette notice, j'ai relevé la remarque : « Le P. Bacchini, Bénédictin d'Italie, a fait une dissertation aussi solide que savante sur les sistres ... »[3]

J'ai été assez heureuse pour trouver la dissertation du P. Bacchini à la Bibliothèque Nationale. Cet opuscule en latin, de 25 p et 3 pl., daté de 1691, intitulé *De Sistris*, est la publication, aussi scientifique qu'il est possible de l'imaginer pour l'époque, d'un sistre du même type que celui de Florence. Or le problème central de la dissertation de Benedetto Bacchini est précisément de savoir si l'objet a été fabriqué en Italie ou en Egypte En effet, l'auteur n'omet pas de préciser le lieu de découverte du sistre : *Via Aurelia in Suburbana Villa Ill^{mi} Laurentij de Corsinis*, « sur la Via Aurelia, dans la villa suburbaine de Laurent Corsini ». Il s'agissait visiblement d'une trouvaille récente que Laurent Corsini venait d'offrir à Léon Strozzi, dont les armoiries sont



Fig. 1 *Florence, n° 5641 l'atef déformé*

gravées près du sistre (*ab eodem dono datum D. Leoni Strozzae*) (*fig* 3) Léon Strozzi, à son tour, avait demandé à son ami, l'archéologue Bacchini, d'en faire l'étude

Ces indications m'offraient une nouvelle bibliographie

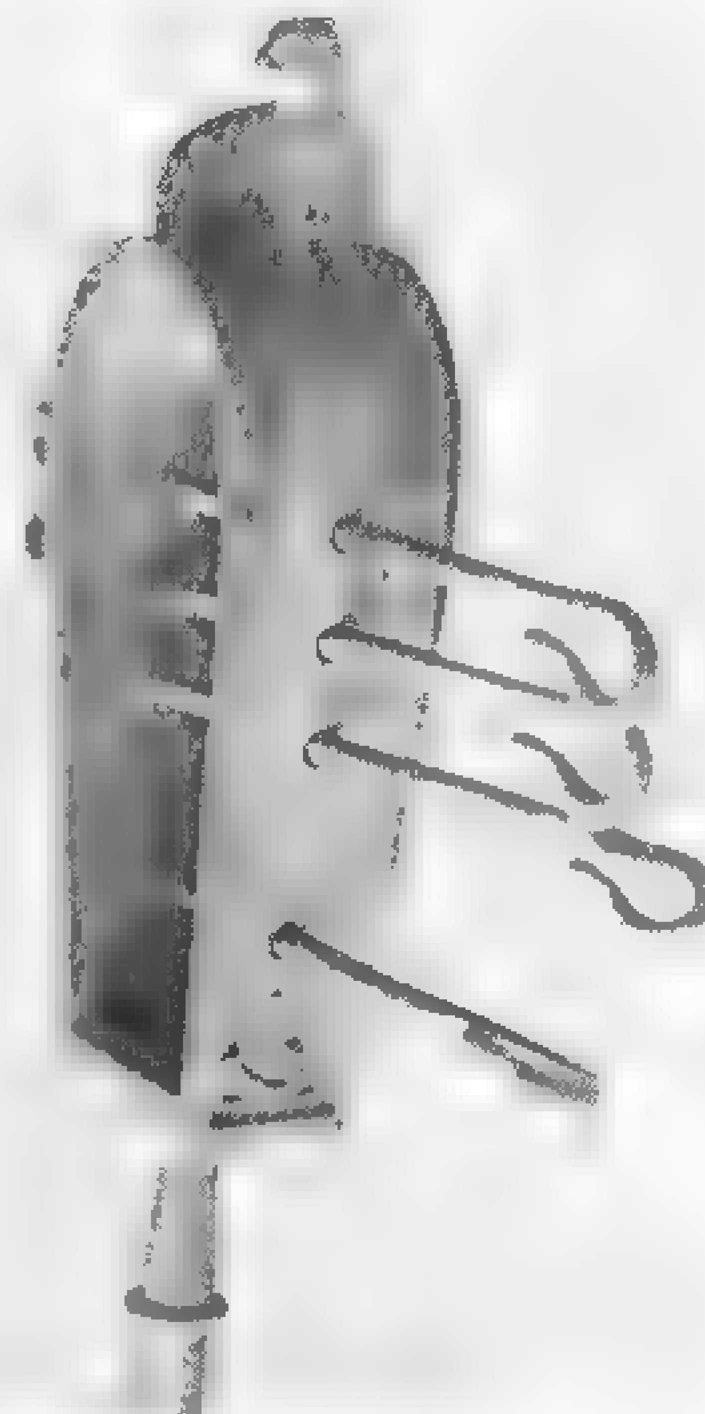


Fig. 2. *Florence, n° 5641 la couronne isiaque*

pour ce sistre, baptisé « sistre Strozzi » par plusieurs écrivains du 18e s., tels Fabretti et Montfaucon dans son chapitre sur les instruments de musique[10]. Elles ouvraient la voie à de nouvelles recherches sur les circonstances de la découverte de ce document. Quelle était cette « villa suburbaine » de Laurent Corsini ?

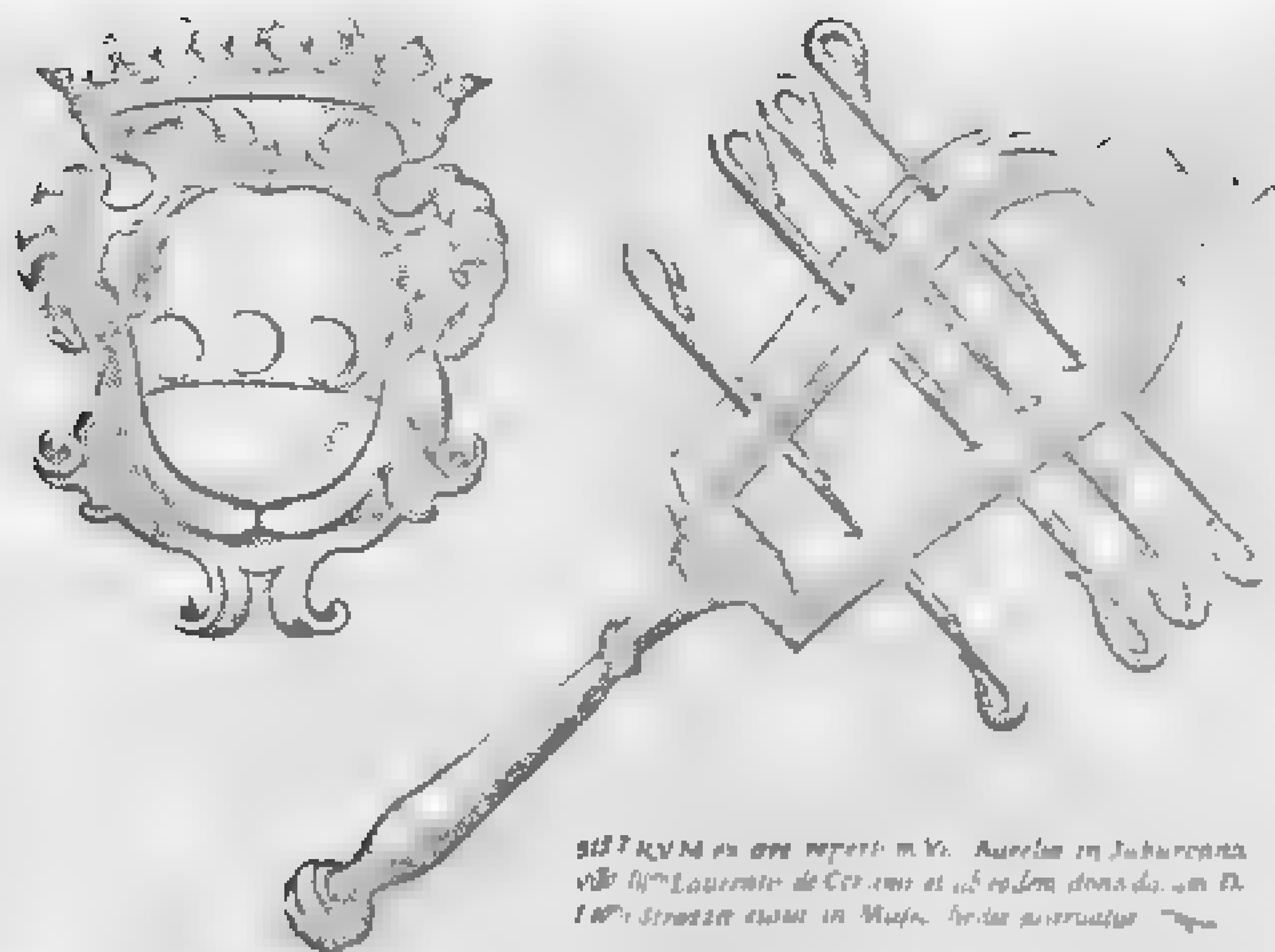


Fig. 3. *Bacchini*, De Sistris, *le sistre Strozzi*

La famille Corsini, originaire de Florence, s'est fixée partiellement à Rome au cours du 17e s.[11]. Laurent Corsini, né en 1652, est devenu pape en 1730 sous le nom de Clément XII. En 1691, à 39 ans, il n'avait pas encore acquis le Palais Corsini, aujourd'hui siège de l'*Accademia dei Lincei*, ni la villa attenante. Mais il avait hérité d'un oncle cardinal une villa dite depuis « Villa Corsini », située au-delà de la Porte Saint-Pancrace, le long de la Via Aurelia Antica [2]. C'est là qu'a été trouvé notre sistre.

La villa, jusqu'à sa destruction en 1849, au cours du siege de Rome, se composait de deux pavillons de plaisance, de jardins, de potagers et de vignes. Le pavillon secondaire a sans doute été construit après 1730. Le pavillon principal et l'accès monumental, face à la Porte Saint-Pancrace,

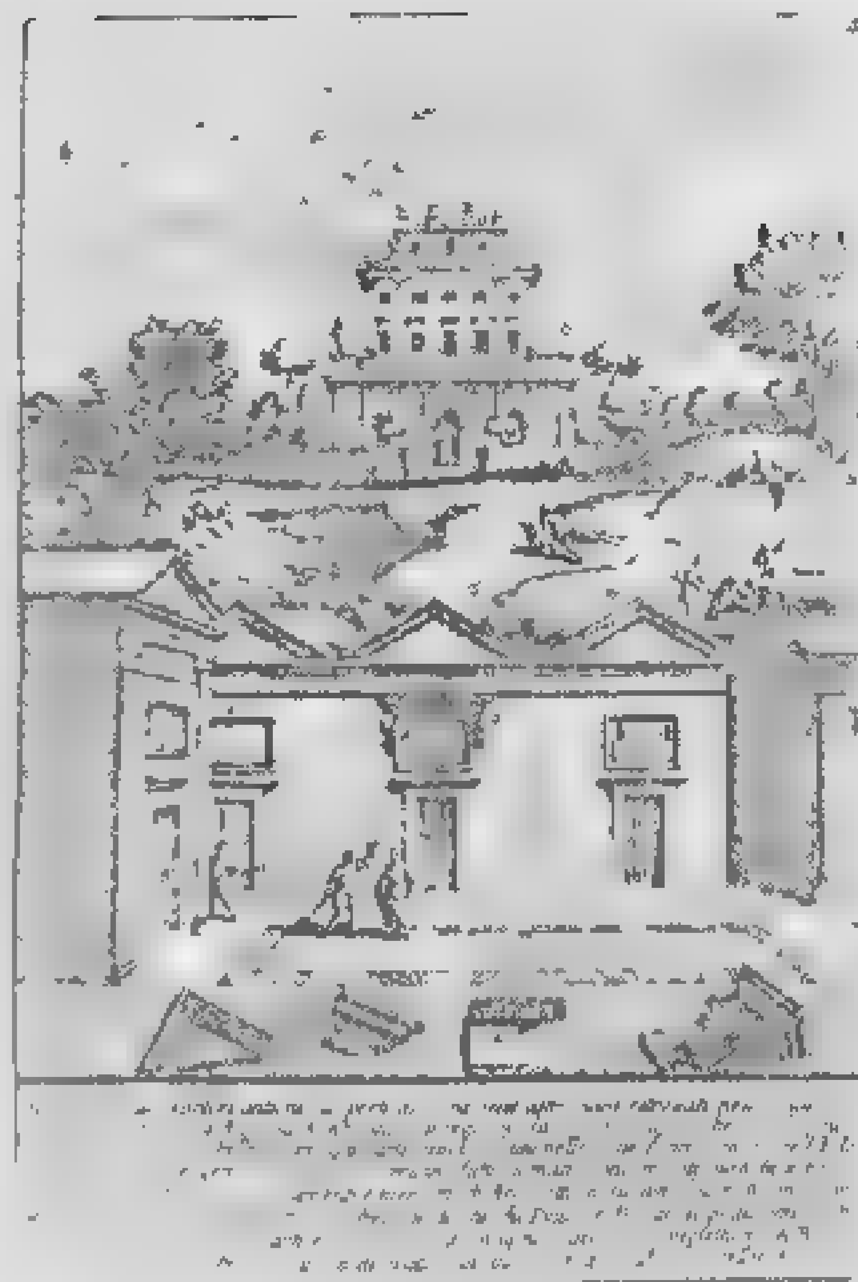


Fig. 4. *Bartoli*, Gli Antichi Sepolcri, *pl. 4*, *Villa Corsini, pavillon principal et nécropole antique.*

étaient en construction à l'époque qui nous occupe. En effet, un érudit, Pietro Santi Bartoli, a gravé, dans un ouvrage de 1697, les découvertes archéologiques impressionnantes faites pendant la construction du pavillon Corsini[13] (*fig.* 4). Il s'agit de toute une nécropole (*fig.* 5), avec urnes, peintures, mosaiques, statues, objets funéraires variés. Les

fouilles avaient commencé avant 1691, car un autre recueil de Bartoli, paru cette année-là, présente déjà une planche reprise en 1697[14].

Pour permettre d'édifier les escaliers et les jardins, certaines tombes ont été abattues. Bartoli s'en indigne ; mais les objets d'art et les inscriptions ont été recueillis par le propriétaire de la villa, Laurent Corsini. Ils sont entrés dans

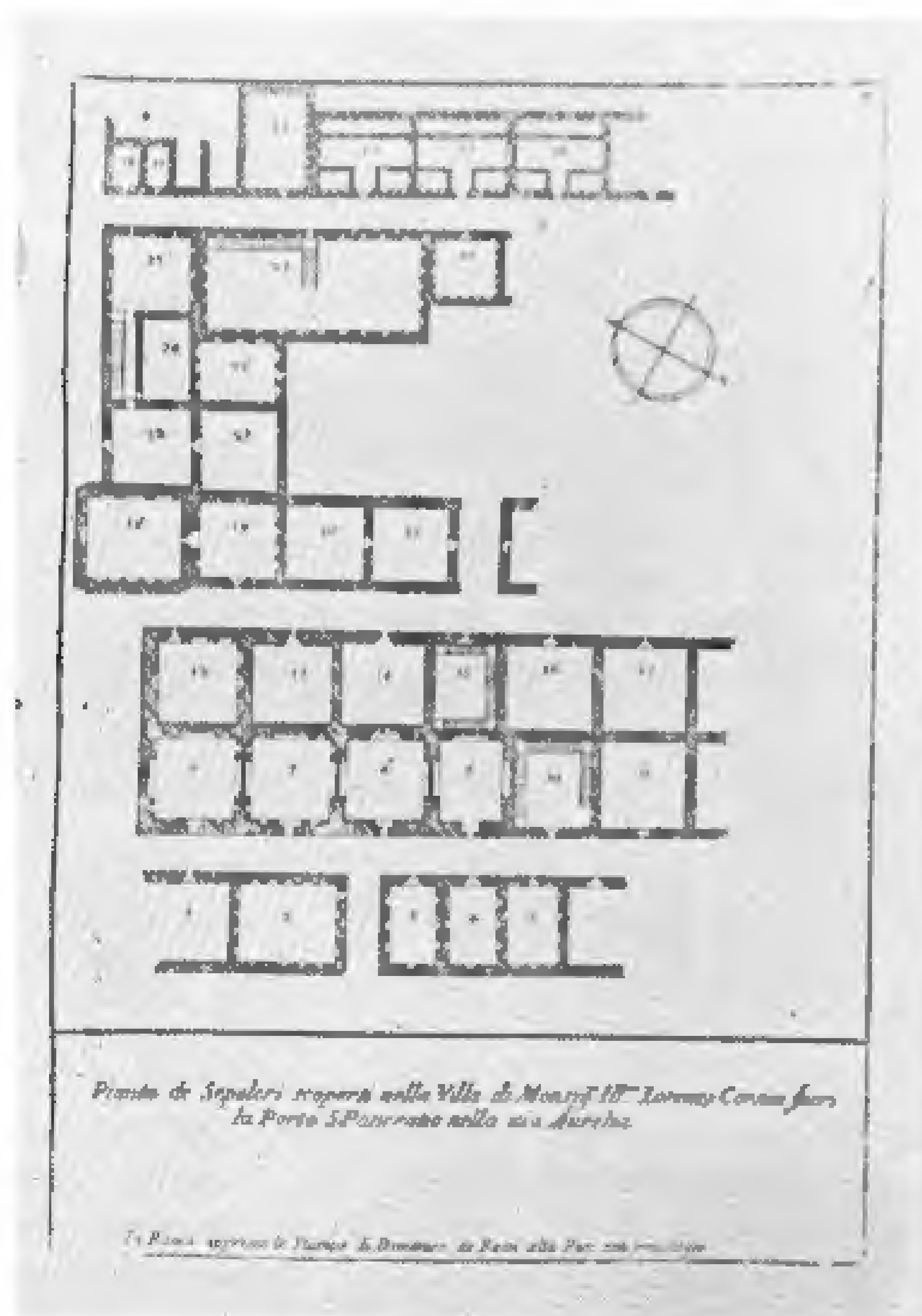


FIG. 5. *Bartoli, pl. 3 : plan de la nécropole.*

sa collection, ou ils ont été offerts à ses parents et à ses amis collectionneurs. C'est ainsi que notre sistre est devenu propriété de Léon Strozzi, cousin germain de Laurent Corsini[15]. C'est ainsi également que des monuments funéraires, restés dans la villa Corsini, ont été acquis avec elle en 1854 par la famille Doria-Pamphili, dont la villa était voisine[16]. Or, parmi ces monuments funéraires, se trouve l'autel élevé par Valeria Prima à ses filles Flavia Taelete et Flavia Faustilla. L'inscription de cet autel encadre le relief d'une prêtresse d'Isis portant le sistre et la situle[17]. Peut-être le sistre Strozzi appartenait-il à cette prêtresse ? Peut-être plusieurs fidèles d'Isis étaient-ils ensevelis dans cette région de la nécropole du Janicule ? Quoi qu'il en soit, il est intéressant de constater que ce sistre avait été emporté par le fidèle dans sa tombe[18].

Qu'en est-il maintenant, pour reprendre la question posée par Bacchini, de l'origine de fabrication de cet objet utilisé en Italie ? Bacchini le pense romain. Il fonde son argumentation sur une étude précise du document et sur des remarques, inattendues à son époque, à propos des syncrétismes dans les cultes orientaux. Pour lui, en effet, le relief sur un des côtés du sistre (voir *fig.* 1) est une pomme de pin empruntée au culte de Cybèle, et une telle assimilation a toutes chances de s'être produite à Rome et non en Egypte. L'argument est intéressant. Bacchini ne pouvait guère deviner en 1691 qu'il s'agit en fait de la déformation des couronnes que l'on observe sur certains sistres tardifs : la coiffure « isiaque » d'un côté, l'*atef* osirien de l'autre coiffaient les serpents dressés autour de la tête hathorique. La « pomme de pin » de Bacchini représente l'*atef* ; sur l'autre côté du sistre, la couronne isiaque est moins déformée[19] (voir *fig.* 2).

S'il n'y a donc sans doute pas de témoignage de syncrétisme sur le sistre Strozzi, il me semble pourtant que l'excès même de la déformation des couronnes plaide en faveur d'une imitation romaine. Un autre fait appuie cette hypothèse, c'est le nombre des objets de ce type. Outre les exemplaires de Florence, de Londres et de Bologne (*fig.* 6),

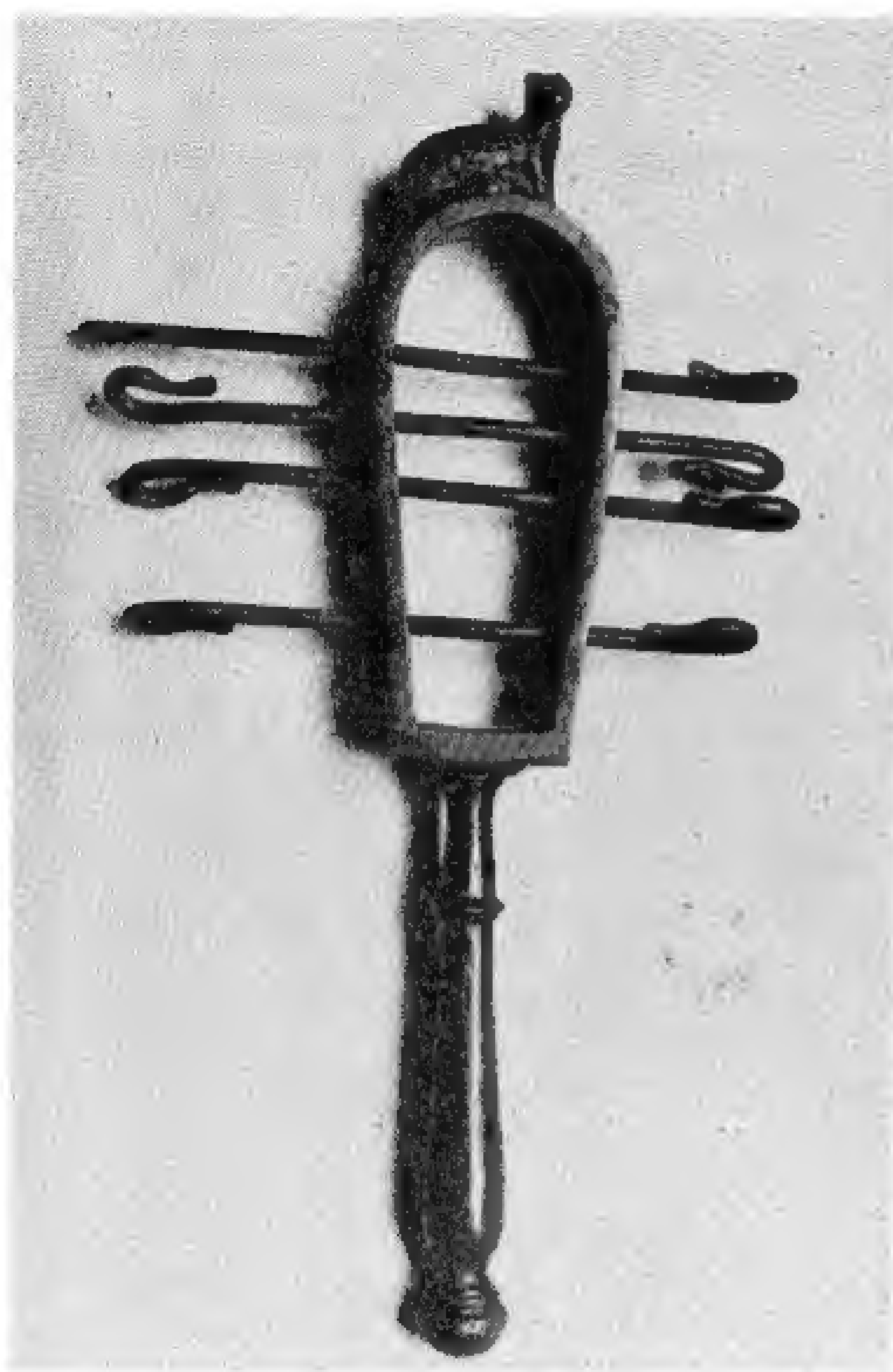


FIG. 6. *Bologne, nº 3111.*

j'en ai également trouvé un au Musée du Vatican, monté anciennement sur socle[20]. Dans l'état actuel de mes recherches, je serais tentée de voir dans ce dernier objet le sistre qui se trouvait en 1709 au Musée Kircher à Rome[21]. Les

liens des familles Corsini et Strozzi avec Florence m'invitent à penser que le sistre Strozzi est à identifier avec l'exemplaire de Florence qui a été à l'origine de ma recherche. Je n'en suis pas certaine, car Léon Strozzi, mort en 1722, était le dernier repésentant d'une branche de la famille fixée à Rome. Mais le fils de son héritier était revenu de Rome à Florence vers le milieu du 18ᵉ s. et tous avaient gardé d'étroites relations avec Florence[22].

Ainsi, avec quatre — ou six — exemplaires connus, ce modèle suggère une fabrication en série. Reproductions d'un original romain célèbre ou imitations maladroites de sistres égyptiens ? Sans doute tous les sistres de ce modèle ont-ils été trouvés en Italie. Il existe bien d'autres exemples de ces imitations italiennes[23]. On arrive même, avec un sistre du British Museum trouvé dans le Tibre, à la métamorphose des thèmes égyptiens en thèmes romains, puisque la chatte de Bastet, avec ses deux petits, y a cédé la place à la louve, avec Rémus et Romulus[24] !

En conclusion, je voudrais simplement souligner combien les fouilles muséographiques et les recherches dans des ouvrages anciens sont suggestives et parfois fructueuses. Il s'agit ici d'un exemple modeste, mais il m'a permis d'enrichir notre documentation sur un aspect très concret de la religion isiaque, la nature et le lieu de fabrication des objets qui servaient au culte, à travers un nouveau témoignage de l'attachement des isiaques, au-delà de la mort, à l'emblème de leur croyance.

J'ai aussi été contente, je l'avoue, d'avoir reconnu, à travers les siècles, un « collègue » chercheur, féru d'objets cultuels isiaques, et d'avoir lu ses remarques où se sent un chaleureux intérêt pour l'Egypte et pour son influence sur le monde antique, et non pas un témoignage de cette « égyptomanie » dont il est trop facile de se moquer.

NOTES

1. Par exemple Harpocrate assis sur une fleur de lotus, sistre dans la main droite, peinture du portique du temple d'Isis à Pompéi, Musée National de Naples n° 8545.

2. Par ex. sur un cippe funéraire provenant, dit-on, de Bari (Karlsruhe, Badisches Landesmuseum, inv. n° 64/134). H. : 1,35 m ; largeur de la face antérieure : 0,80 ; des faces latérales : 0,60. Marbre. Face antérieure, de haut en bas : paon passant ; buste de prêtresse en haut relief dans un cadre circulaire ; inscription dédicatoire : *D. M./ Fabiae Q(uinti) f(iliae) Stratonice / optimae ac piissimae coniugi / L(ucius) Plutius Hermes* ; de part et d'autre, en léger relief, sistre et situle. Faces latérales, en haut relief : à la droite de la prêtresse, Egyptien en pagne court dans l'attitude de la marche apparente ; à sa gauche, Anubis en tunique et manteau, une palme en avant dans la main droite, le caducée en arrière sur l'épaule gauche. Traces de remploi : faces latérales découpées en bas en queue d'aronde.

3. Naples, Musée National, n° 8919 et 8924, cf. M. Malaise, *Inventaire préliminaire des documents égyptiens découverts en Italie*, Leyde 1972 (*EPRO* 21), p. 251-3.

4. Sistres provenant du temple d'Isis : Naples, M. N. n° 1535 et 2392 (bronze) ; trouvés dans son voisinage : n° 109669 et 109670 (bronze, reg. I, ins. 2) ; en argent : n° 111770 (reg. VII, ins. 2) et 25722.

5. *CGC*, J.E. 69316.

6. L'opinion de von Bissing (*Sul Tipo dei Sistri trovati nel Tevere*, dans *BSAA* 31, 1937, p. 224), selon laquelle les sistres d'Italie, en particulier ceux de Rome, sont l'œuvre d'artistes italiens, parce qu'ils témoignent d'une forte influence de l'art romain sur l'art égyptien, doit être nuancée.

7. Florence, Musée Archéologique, n° 5641 : H. totale : 0,24 m ; arceau : 0,105 ; manche : 0,105 ; chatte : 0,03 ; H. des couronnes en relief : 0,016. — Plus grande largeur de l'arceau : 0,045 ; plus gr. ép. : 0,031. — Longueur des baguettes : 0,125 ; 0,13 ; 0,125 ; 0,115 ; les trois premières sont équidistantes (intervalle 0,012), la quatrième est à mi-hauteur de l'espace libre (0,05) jusqu'à la base de l'arceau. — Patine brune.

British Museum, Department of Greek and Roman Antiquities, Sloane Coll. n° 541 (*uncatalogued*). Mêmes dimensions, sauf la long. des baguettes : 0,13 ; 0,123 ; 0,123 ; 0,115. Incisions visibles (extrémité des baguettes ; chatte), patine jaune.

Bologne, Musée Civique n° 3111, anc. Coll. Université de Bologne. Mêmes dimensions que le précédent ; patine jaune.

8. B. de Montfaucon, *L'Antiquité expliquée*, 1719, t. II, 2, pl. CXVII = sistre de Florence n° 5304, d'après la gravure de R. Fabretti, *Inscriptionum antiquarum quae in aedibus paternis asservantur explicatio...*, 1699, p. 492. — Sistre de Berlin n° 2768 (G. Roeder, *Ägyptische Bronzefiguren*, § 630 d), ancienne Coll. G.-P. Bellori, à Rome, d'après les gravures de M.-A. de la Chausse, *Romanum Museum*, 1690, III° p., pl. 16, et de L. Beger, *Thesaurus Brandenburgicus*, t. III, 1701, p. 399.

9. Montfaucon, *o. c.*, t. II, 2, p. 287-8.

10. Fabretti, *o. c.*, p. 489-90, avec pl. ; Montfaucon, *o. c.*, t. III, 2, pl. CXCII ; F. Buonanni, *Museum Kircherianum...*, 1709, p. 179, et *Gabinetto Armonico...*, 1722, p. 123. M.-A. de la Chausse, *o. c.*, 1690, III° p., pl. 15 (gravée par Bartoli) reproduit déjà le sistre Strozzi ; mais il n'indique son lieu de découverte que dans les *Addenda*.

11. P. Orzi Smeriglio, *I Corsini a Roma e le origini della Biblioteca Corsiniana*, Acc. Naz. dei Lincei, *Memorie*, VIII, 8, 1959, p. 293-331 et pl. I-IX.

12. Sur la « Villa Corsini », cf. Orzi Smeriglio, *o. c.*, p. 304-5, 319, 325-30, et pl. VI-IX.

13. P.S. Bartoli, *Gli Antichi Sepolcri...*, 1697, p. 3-6, et pl. 3-24 (pl. 3, « pianta di trentaquattro stanze sepolcrali » ; pl. 4, « prospetto » ; pl. 5-20, parois et urnes, peintures, mosaïques, de dix des sépultures ; pl. 21-24, objets provenant de la nécropole).

14. Bartoli, *Le antiche Lucerne sepolcrali figurate*, 1691. La pl. I, 35, est identique à la pl. 21 de l'ouvrage de 1697 ; mosaïque de pavement du tombeau n° 24, elle sert de document de comparaison à la lampe I, 34 : « SALTATORE. Seguitandosi a cavare le memorie Sepolcrali nella Villa Corsina... fu trovata la presente Lucerna, in cui è ritrato un Saltatore ignudo » ; de même, le n° I, 27 est accompagné de l'indication : « Fra l'altre insigni Lucerne trovate in questo tempo nel cavarsi la villa dei Signori Corsini nella Via Aurelia, fuori la Porta di San Pancratio, aggiungamo la presente... ».

15. Cf. P. Litta, *Le Famiglie celebri italiane*, IV, 1837, fasc. XLIV, *Strozzi di Firenze*, pl. XXII. Lorenzo Corsini (1652-1740) était fils de Bartolomeo Corsini (1622-85) et d'Elisabetta, née Strozzi, sœur de Ludovico Strozzi. Ludovico (mort en 1705) était le père de Leone Strozzi (mort le 20-9-1722 : « Uomo di molta dottrina, che possedeva richissima collezione di medaglie antiche, di camei e di molti oggetti spettanti alla storia naturale »). Leone Strozzi, comme son cousin, offrait des antiquités : il fit cadeau à Bartoli d'un petit bronze de Sérapis (*Le antiche Lucerne*, II, 7).

16. Orzi Smeriglio, *o. c.*, p. 330.

17. *CIL*, VI, 18442 ; L. Vidman, *SIRIS*, 1969, n° 452. « In villa Corsinia... Extat adhuc in eadem villa, quae nunc est pars villae Pamfiliae ».

18. A Nîmes, une urne cinéraire a livré deux sistres en bronze et trois ornements, épis et croissant, en bronze doré ; cf. E. Guimet, dans *Rev. Arch.*, 1900, 3° sér. XXXVI, p. 85-6. Un des sistres (E 22262), les ornements (E 22264) et des fragments de lacrymatoire (E 22265) sont au Musée du Louvre.

19. L'*atef* et la couronne isiaque sont bien visibles par ex. sur un sistre d'origine inconnue, British Museum, Egyptian Dep., n° 6365. — M.-A. de la Chausse, *Romanum Museum*, 1690, p. 81, décrit ainsi les ornements du sistre Strozzi : « flos loti et nux pinea ». Une confusion de l'*atef* avec la pomme de pin dionysiaque (donc liée à Osiris) n'est pas exclue ; je remercie Mme Le Corsu pour cette suggestion.

20. Vatican, Musée Égyptien, n° 18478. H. avec socle : 0,305 ; sistre de mêmes dimensions que les autres exemplaires.

21. F. Buonanni, *Museum Kircherianum*, 1709, p. 180 et pl. LIX, 1 ; Montfaucon, *o. c.*, t. III, 2, pl. CXCII, d'après Buonanni.

22. Litta, *o. c.*, pl. XXII, « mori... ultimo del ramo ». Son héritier, Lorenzo di Giambattista Strozzi (1674-1742) s'établit et meurt à Rome ; mais le fils de celui-ci, Ferdinando (1719-1769) « aveva abbandonato il soggiorno di Roma per ristabilire la famiglia in Firenze ».

23. Ainsi la paire de sistres de Pompéi, reg. I, ins. 2, citée n. 4.

24. British Museum, Dep. of Greek and Roman Antiquities, n° 872 ; cf. H. B. Walters, *Catalogue of the Bronzes...*, 1899, p. 159, n° 872 et fig. 20. H. totale : 0,285.

Les figures 3, 4 et 5 sont faites d'après des photocopies de la Bibliothèque Nationale. Les photographies 1, 2 et 6 sont de l'auteur.

SOCIETE FRANÇAISE D'EGYPTOLOGIE

COLLEGE DE FRANCE
Place Marcelin-Berthelot, 75231 Paris Cedex 05

COMPOSITION DU BUREAU

Président .... M. Jean LECLANT, Membre de l'Institut, Professeur à la Sorbonne.

Vice-Présidents ... M. Jean VERCOUTTER, Professeur à la Faculté des Lettres de Lille.

M. Jean-Philippe LAUER, Directeur de Recherche au C.N.R.S.

Secrétaire .... Mme France LE CORSU.

Trésorier .... M. Guy BEAUFORT.

Correspondance administrative et bulletin :

Mme F. LE CORSU, Cabinet d'Egyptologie, Collège de France, place Marcelin-Berthelot, 75231 Paris Cedex 05.

Correspondance financière :

Société Française d'Egyptologie (même adresse).

Compte de Chèques Postaux : N° 2093-33 S, Paris.

Compte bancaire : Banque Rothschild, 21, rue Laffitte, Paris (9e). (Libeller les chèques à l'ordre de « Société Française d'Egyptologie ».

REVUE D'EGYPTOLOGIE

Directeur .... M. Georges POSENER, Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France.

Correspondance scientifique :

Cabinet d'Egyptologie, Collège de France, place Marcelin-Berthelot, 75231 Paris Cedex 05.

Correspondance commerciale et commandes :

Editions KLINCKSIECK, 11, rue de Lille, 75007 Paris.

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie du Champ-de-Mars — Toulouse
—— Dépôt Légal 3e trimestre 1977 ——